

OCTOBRE 1892

FIGARO ILLUSTRÉ



Ayuntamiento de Madrid

PARIS

6, Rue de la Paix, 6.

GRUNWALDT

Hiver 1892-1893

PARIS

6, Rue de la Paix, 6.

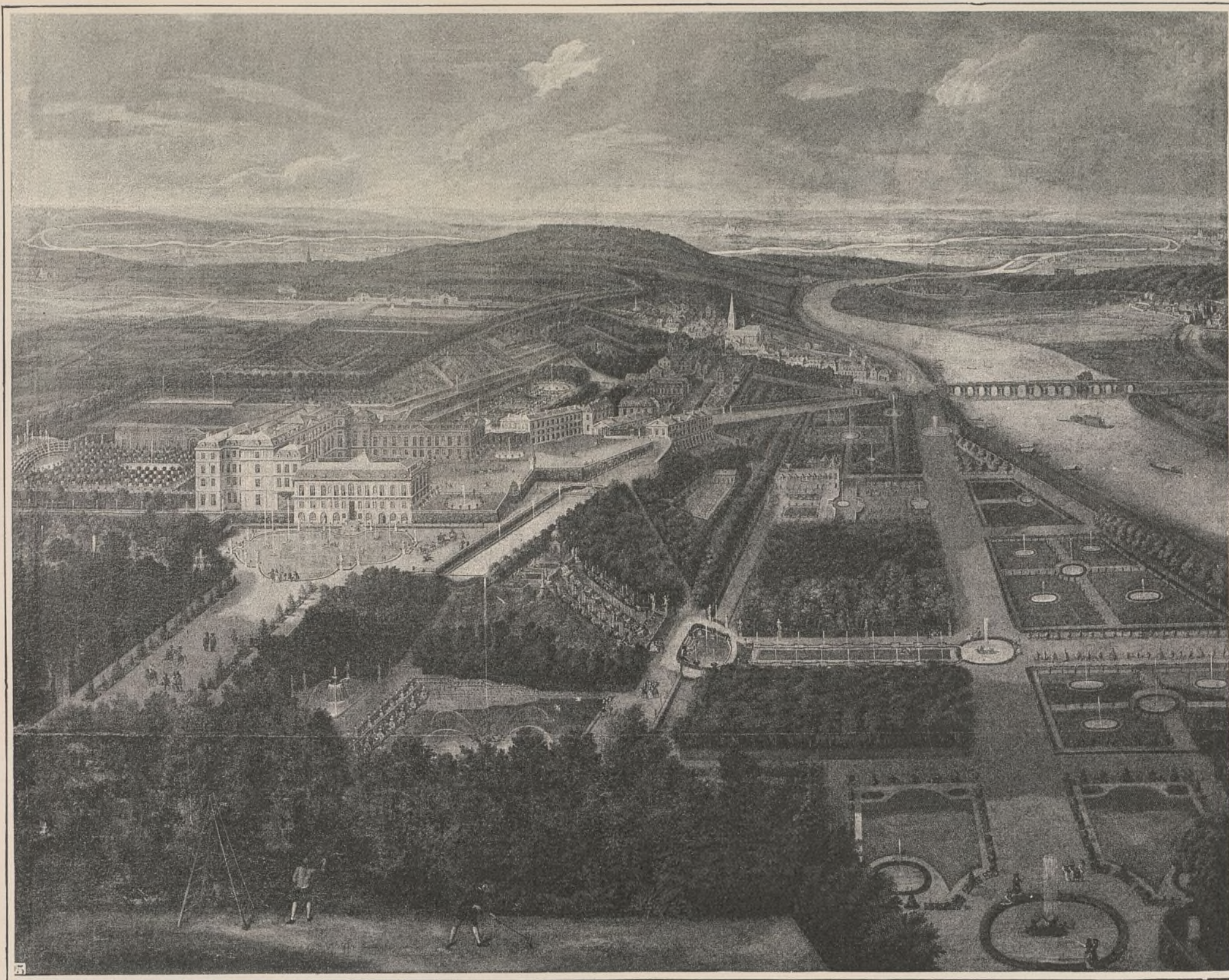


Le Figaro illustré, recherchant toujours les innovations et désirant être agréable à ses charmantes lectrices, a voulu leur donner la primeur de la mode de demain. C'est à l'amabilité de M. Grunwaldt, la Grande maison de fourrures de la rue de la Paix, que nous devons cette page exquise renfermant les dernières créations pour l'hiver prochain; le tout du goût le plus select. On y verra combien les fourrures russes se prêtent à merveille à l'habillement de nos élégantes frileuses et nous croyons que même les plus difficiles n'auront que l'embarras du choix, hésitant entre la loutre, les zibelines, l'astrakan frisé et moiré, dont l'ensemble est ravissant.

Ayuntamiento de Madrid

FIGARO ILLUSTRÉ

Octobre 1892



CHATEAU ET PARC DE SAINT-CLOUD (1700)



RUINES DU CHATEAU DE SAINT-CLOUD (1892)

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

L'Odalisque, par HUMPHRAY MOORE.

Le Maître improvisé, par d'ENTRAYGUES.

Les Ruines de Saint-Cloud, par T.-G. — Vue du château et du parc de Saint-Cloud (1700), par ETIENNE ALLEGRAIN. — Les Ruines de Saint-Cloud en 1892, par A. ALLOUARD.

La Vie artistique, par ARMAND DAYOT. — Geoffroy-Dechaume et Daumier. — Anders Zorn (portraits d'artistes). — Au Musée du Louvre. — Eugène Gonon et la fonte à la cire perdue.

Nos Gravures, par L.

Les Livres, par R. M.

La Légende du Bourouboudour, par B. DE SAINT-POL LIAS; illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH.

La Roumègue, par FERNAND MAZADE; illustrations en couleurs de LAURENT-DESROUSSEAUX.

La Vénérerie sous Charles X, par FRÉDÉRIC MASSON; illustrations de CARLE VERNET, CHARLES DEVELY et du baron GÉRARD.

Le Propriétaire amateur du gothique, par THÉODORE DE GRAVE; illustrations de CARAN D'ACHE.

COUVERTURE : *Les Pommès*, par LUCIUS ROSSI.

La Vie artistique

Geoffroy-Dechaume et Daumier. — Quelques mots sur le grand caricaturiste. — Les terreurs de Madame Daumier. — Anders Zorn (portraits d'artistes). — Un nouveau Giotto. — Encore le musée du Louvre. — Eugène Gonon. — De la nécessité d'une école de fonte à la cire perdue. — A travers le Havre.

Le sculpteur Geoffroy-Dechaume qui vient de s'éteindre dans sa quatre-vingtième année était un des derniers survivants de cette héroïque petite phalange d'artistes qui eut pour chefs de file Corot, Millet, Jules Dupré, Daumier, Daubigny, Rousseau... morts illustres qui, dans la lumière blonde de leur apothéose, nous apparaissent déjà, du fond de nos rêveries esthétiques si troublées par l'agitation factice de tant de doctrines vainement séduisantes, comme de grands *Primitifs* glorieusement puissants, sincères et simples. Geoffroy-Dechaume était tout particulièrement lié avec Daumier dont il fut peut-être le meilleur ami. Il a laissé du célèbre caricaturiste un portrait définitif. C'est un profil en médaillon, aux lignes narquoises, au sourire légèrement sardonique, mais bon quand même, d'une bonté paternellement indulgente sous son expression de causticité joyeuse. C'est un précieux document que devront consulter tous ceux qui voudront voir revivre devant leurs yeux, dans toute leur vérité, les traits du grand Daumier. Geoffroy-Dechaume avait voué à la mémoire de l'immortel satirique un culte profond. Il était tout pénétré des moindres détails de sa vie et se plaisait à raconter familièrement des anecdotes fort curieuses dont Daumier était toujours le héros.

Le père Geoffroy-Dechaume, comme nous nous plaisions à l'appeler, habitait un des vieux hôtels de l'île Saint-Louis, une de ces superbes maisons aux cours herbeuses et aux larges escaliers de pierre, non loin du fameux hôtel de Pimodan si merveilleusement décrit par Théophile Gautier. C'était un grand vieillard à la longue barbe blanche, au sourire jeune et à la voix douce et qui, dans son antique et vaste demeure, vivait d'une vie heureuse et comme dans un rêve de tendres souvenirs, loin du bruit des boulevards et des agitations de la vie mondaine, au milieu de tableaux, d'aquarelles, de dessins tous signés du nom de ses vieux amis : Daubigny, Dupré, Corot, Millet, Daumier....

Parmi les œuvres qu'il possédait de ce dernier maître, l'une des plus curieuses, et celle qui tout d'abord frappa le plus nos regards était une maquette en plâtre, de soixante centimètres de haut environ, représentant un personnage efflanqué, misérablement vêtu d'une longue redingote en larmes et coiffé d'un chapeau haut de forme très antique, à large bord, campé insolemment sur l'oreille. Cette silhouette patibulaire s'appuyait, avec un air très accentué de « viens-y voir », sur un énorme gourdin noueux.

Daumier, nous dit M. Geoffroy-Dechaume, appelait souvent à son aide son talent tout instinctif et très remarquable de sculpteur, pour parfaire ses œuvres de crayon. Il pétrissait alors en quelques secondes, avec un peu de terre glaise, des figurines, et en quelques coups de pouce il accentuait d'une étonnante façon les traits caractéristiques des sujets qu'il voulait dessiner ou peindre. Puis ses *petits mannequins* établis, il prenait son crayon ou son pinceau et dressait son chevalet devant ses modèles en terre où, *d'après nature*, il avait rapidement fixé l'image vivante. Il ne procéda pas autrement pour sa fameuse planche « le Ventre législatif », et l'on peut voir encore aujourd'hui, chez les héritiers de Charles Philippon, mais s'effritant malheureusement très vite sous l'action du temps, tous les petits bustes en terre glaise qu'il modela sur ses genoux dans une tribune de la Chambre des députés.

L'histoire de la statuette de plâtre que je viens de décrire rapidement et que M. Geoffroy-Dechaume avait cataloguée dans sa collection sous le titre de *Ratapoil* est fort divertissante, et je n'ai pu résister au désir de la conter.

Daumier qui, pendant l'empire aussi bien que durant le gouvernement de Juillet, fit toujours, sous la fiévreuse excitation de Philippon, une guerre acharnée au pouvoir, avait voulu symboliser dans cette figurine à l'allure provocatrice la corporation très active d'ailleurs des agents électoraux bonapartistes. Dans la *Caricature*, dans le *Charivari* de l'époque, on rencontre bon nombre de planches lithographiques où figurent, gourdin en main, des personnages tout semblables à la statuette en question, qui bien souvent lui servit de modèle. Il eut même, dans son ardeur satirique, de si nombreuses occasions de l'utiliser que, redoutant un accident pour son fragile mannequin en terre crue, il résolut d'en faire faire un moulage en plâtre. Et c'est cette pièce unique que possède M. Geoffroy-Dechaume. Elle fut donnée au vieil ami du grand caricaturiste par Madame Daumier elle-même. La malheureuse femme avait pris ce plâtre en horreur. L'image de ce petit bonhomme au gourdin terrible et à l'allure fort impertinente en vérité, l'obsédait sans cesse et hantait ses nuits. Elle tremblait au moindre bruit, craignant une descente de police et maudissant du fond du cœur cet affreux *Ratapoil* dont la découverte pouvait causer à son mari de si cruels ennuis.

Finalement elle l'enfouit dans un paillon à bouteille et le cacha dans un des coins les plus mystérieux des cabinets d'aisance. Ici, au moins, pensa l'excellente femme, ils ne viendront pas le chercher. Et c'est ainsi que là où Héliogabale rencontra la mort, Ratapoil trouva l'immortalité. Car sans nul doute, si cette précieuse statuette a pu être conservée jusqu'à ce jour, c'est bien grâce à l'étrange stratagème qu'inspira à Madame Daumier son amour pour son mari et la crainte salutaire des gendarmes. Nous avons pu obtenir que l'Etat fit faire une traduction en bronze de cette curieuse figurine, qui restera très probablement comme le seul spécimen de l'œuvre sculpturale de Daumier.



Une des curieuses reproductions photographiques de M. Maurice Bucquet (les Parisiens à Bayreuth), publiées dans le *Figaro Illustré* du mois dernier, représente un groupe très décoratif formé par un majestueux *schutzmänn* (sergent de ville), un grand jeune homme et une très élégante jeune femme. Et j'avoue que ma surprise a été grande en reconnaissant dans ces deux personnages mon ami Zorn, le peintre suédois si connu à Paris et sa charmante femme. Je croyais le jeune artiste parti pour quelques semaines dans son pays natal, et je me le représentais bien plus volontiers brossant amoureusement de son pinceau léger de frais paysages lacustres où brillent comme les fleurs du printemps les gorges nues des jeunes montagnardes dalécarliennes... que perdu dans la cohue de Bayreuth, cette Mecque tapageuse de la mélomanie et du snobbisme international.

Anders Zorn, dont la réputation artistique est déjà solidement établie et dont les vrais amateurs d'estampes s'arrachent déjà à prix d'or les belles eaux-fortes, d'une facture si originale, peut avoir aujourd'hui une trentaine d'années. Il est grand, svelte, porte une fine moustache blonde, étudie avec beaucoup d'art le moindre de ses mouvements, s'exprime assez difficilement en français, monte beaucoup à cheval, se fait chausser à Berlin, blanchir à Londres, habiller et coiffer à Paris. Aucune trace ne subsiste dans ce très parfait gentleman de ses origines premières, car, comme Giotto, Zorn garda jadis les moutons, et je connais un merveilleux petit dessin à la plume où

il s'est représenté simplement vêtu d'une peau de chèvre et, pieds nus, sculptant au couteau dans des morceaux de bois, des images naïves qu'il colorait ensuite avec le jus des mûres ou des myrtils cueillis à l'ombre des forêts de pins — ceci n'est nullement le début d'un petit conte bleu, comme on pourrait le croire — pas de fée providentielle dans le récit, mais tout simplement un honorable citoyen de Stockholm, un brave Mécène en pantoufles qui, rencontrant par hasard le jeune berger, remarque ses étonnantes aptitudes artistiques, s'intéresse à son avenir, le fait entrer au collège, puis à l'école des Beaux-Arts de Stockholm, etc., etc. Peu d'années après sa sortie triomphale de cette dernière école, Zorn fait un long pèlerinage à travers les grandes collections d'art d'Europe. Il visite tour à tour l'Allemagne, la Hollande, la Belgique, l'Italie, l'Espagne où il fait deux remarquables portraits à l'aquarelle de la duchesse d'Albe et de la duchesse d'Ossuna — Voilà notre petit berger d'Alécarlien lancé. — Il expose à Londres, où ses aquarelles sont très recherchées, à Paris où ses baigneuses nues, son portrait du chanteur Faure, son tout récent et si remarquable portrait à l'eau-forte de Renan, son quai de Londres (musée du Luxembourg)... ont tout particulièrement frappé l'attention... Ne vous semble-t-il pas que ce curieux artiste, sorti comme une fleur sauvage, dans le calme d'une nature primitive, sans influences d'ascendances et de conseils, et si brusquement éclos dans les milieux les plus raffinés et les plus subtils de la vie artistique et mondaine, où il semble désormais être né et avoir toujours grandi, méritait, aussi bien d'ailleurs pour son incontestable talent que pour la singularité de sa destinée, un tout petit bout de biographie?



Jamais ce malheureux Louvre (je veux dire cette malheureuse administration du Louvre) n'avait subi de si terribles et de si fréquents assauts. Il n'est guère de jour où d'impitoyables chroniqueurs, souvent, il faut le dire, très justement inspirés, ne se livrent à de très vives critiques contre l'installation si défectueuse de notre grande *pinacothèque* nationale. Et les honorables conservateurs, qui n'y peuvent rien, courbent légèrement la tête, laissent passer l'orage, et, comme ma sœur Anne, regardent anxieusement, sans rien voir venir d'ailleurs, du côté où se fabrique la fameuse caisse des *cinq cent mille francs*. Ah ! ils ne la tiennent pas encore, les infortunés !...

Pendant ce temps, inaccessible à la critique, sans peur et sans reproches, M. Courajod, à l'aide de ressources cependant très modestes, enrichit de trésors inestimables les salles de la sculpture française du moyen âge qui viennent de s'ouvrir de nouveau au public, après avoir été fermées pendant quelques jours pour la mise en place des nouvelles acquisitions. Nous ne saurions trop conseiller à nos lecteurs d'aller faire une promenade dans cette partie du vieux Louvre, où s'entassent tant de chefs-d'œuvre du passé, tant de spécimens glorieux de notre vieil art national. Ils y verront entre autres merveilles une ravissante *Annonciation*, groupe provenant de la cathédrale de Meaux, et une *Vierge* couronnée offrant une fleur à l'Enfant Jésus qu'elle tient sur ses genoux, tandis que celui-ci présente un oiseau à sa mère — œuvre d'une exquise naïveté de la fin du XIII^e siècle.



Une vie laborieuse et féconde vient de s'éteindre, une vie de désintéressement et d'héroïque abnégation tout entière illuminée par la passion de l'art. L'artisan vénérable qui s'appelait Eugène Gonon le père de « la cire perdue », comme on l'appelait dans les ateliers de Montrouge et de Montparnasse, vient de mourir à quatre-vingts ans, après avoir, pendant plus d'un demi-siècle, consacré tous ses efforts à de remarquables travaux de fonte, d'où sont sorties les immortelles traductions du *Lion de Barye* (jardin des Tuileries), du *Gladiateur* de Gérôme, de la *Fatalité* de Christophle, du *Mirabeau* de Dalou, son œuvre la plus importante qui prit les sept dernières années de sa vie. Le peintre Raffaelli a fixé sur une toile remarquable, aujourd'hui au musée du Luxembourg, les traits vénérables du vieux fondeur, travaillant au milieu de ses fours en feu à l'exécution de ce dernier travail qui figure aujourd'hui à la Chambre des députés. Eugène Gonon fut dans son métier un véritable artiste, un travailleur obstiné. On peut dire qu'il a remis en honneur chez nous la fonte « à la cire perdue » dont la tradition fut un moment oubliée, et qui, avec la fidélité la plus absolue, traduit en bronze l'œuvre originale du sculpteur. Gonon a légué à l'Etat un manuscrit où sont pieusement consignées plusieurs recettes de son procédé. Il a laissé aussi quelques rares partisans qui déploient une ferveur toute spéciale dans l'application des doctrines de leur vieux maître. L'admirable procédé de la fonte « à la cire perdue » est mort, dit-on, avec Eugène Gonon. Nous n'en croyons rien, mais nous persistons à croire qu'il est du devoir de l'administration des Beaux-Arts de l'encourager et d'empêcher une nouvelle éclipse du genre de fonte rénové par Gonon et auquel on doit de si purs chefs-d'œuvre. Pour cela la création d'une école de fonte « à la cire perdue » s'impose à l'Etat. Nous reviendrons plus longuement sur cet intéressant sujet, et nous nous permettrons d'exposer ici, dans des termes aussi familiers que possible, les détails techniques des deux systèmes de si inégale valeur, de la *fonte au sable* et de la *fonte à la cire perdue*.



A travers le Havre (effets de soir et de nuit). Il ne s'agit nullement d'une promenade mélancolique à travers des centres contaminés, mais d'un bel album d'impressions locales, dû à la collaboration de deux jeunes écrivains de talent, MM. Charles le Goffic et Daniel de Venancourt, et d'un aquafortiste d'avenir, M. Gaston Prunier. L'éditeur de cette publication de grand luxe, M. Lemale, du Havre, mérite un encouragement pour sa généreuse tentative de décentralisation littéraire et artistique, et c'est pour cela que nous souhaitons le succès

qu'il mérite à ce beau livre d'art où la plume de l'écrivain et la pointe du graveur ont si bien fixé les différentes physionomies crépusculaires et nocturnes de la vieille cité normande.

ARMAND DAYOT.

XX

LES RUINES DE SAINT-CLOUD

Le château de Saint-Cloud n'existe plus. Ce n'est pas ici le lieu de discuter s'il n'eût pas mieux valu conserver ces ruines, comme les Allemands ont gardé religieusement celles du château d'Heidelberg, ravagé par les Français sur l'ordre de Louvois. On a voulu faire place nette, effacer un souvenir pénible. Après les Tuileries, Saint-Cloud disparaît, et avec lui le témoin de grands événements historiques.

Le château actuel fut bâti au milieu du XVIII^e siècle par Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, sur les plans de Mansard ; Lenôtre en dessina le parc. Un très intéressant tableau d'Etienne Allegrain, conservé au musée de Versailles et que nous reproduisons ici, donne l'aspect du château, du parc et de ses environs, vers 1700, avec la Seine et le pont de Saint-Cloud, en bas, et, en arrière, le Mont-Valérien.

En 1785, Louis XVI autorisa la reine Marie-Antoinette à acquérir le domaine, qui était alors la propriété de Louis-Philippe d'Orléans. Les six millions, produit de cette vente, furent employés au paiement des dettes du chef de la branche cadette ; on sait comment, sept ans plus tard, Philippe-Egalité prouva sa reconnaissance à son infortuné parent.

Nous ne consulterons pas Larousse pour énumérer les faits historiques dont le château de Saint-Cloud a été le théâtre, chacun peut se livrer à cette étude facile. Nous nous bornerons à ce rapprochement : le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), Bonaparte dispersait le Conseil des Cinq-Cents réuni à Saint-Cloud, renversait le Directoire et se faisait décerner le Consulat pour dix ans, prélude de l'Empire. Le 28 juillet 1870, Napoléon III quittait Saint-Cloud pour rejoindre les armées, annonçant aux Français : « qu'il partait pour une guerre longue et difficile ». Le souverain fataliste n'avait déjà plus d'illusion sur le sort qui l'attendait. Saint-Cloud a donc vu l'élévation et la chute de l'Empire. N'est-ce pas de l'histoire et de la plus dramatique !

M. Allouard a dessiné, pour le *Figaro Illustré*, la façade du château donnant sur le parc. Son œuvre possède l'exactitude de la photographie ; mais l'artiste a su y ajouter une note de mélancolie et de solitude qui traduit bien l'impression douloureuse qu'éprouvait le spectateur en face de ce souvenir.

T.-G.

XX

NOS GRAVURES

Lucius Rossi prévoyait sans doute la brillante reprise des *Cloches de Corneville*, lorsqu'il composait cette piquante couverture d'octobre pour le *Figaro illustré*.

Au milieu d'un verger que bornent de lointains coteaux, l'artiste a juché dans un pommier une coquette Cauchoise, haut coiffée, court vêtue et qui, parmi les légumes de feuilles, semble plutôt cueillir des madrigaux que des fruits. Elle a le profil bien fripon et les attaches bien fines, cette petite Normande ! Méfiez-vous-en, monsieur le Parisien qui, au bas du tableau regardez en l'air, comme dans la chanson.

M. Humphray Moore, l'auteur de l'*Odalisque* qui orne les premières pages de ce fascicule, est un artiste américain, élève de Gérôme et familier de nos expositions des Champs-Élysées.

Très sérieux, le *Maître improvisé* de d'Entraigues, qui monte en chaire, en l'absence de l'instituteur, et, coiffé de la calotte magistrale, fait réciter la leçon à un de ses camarades : ce gamin-là finira certainement sur les bancs de l'école normale de son département. L.

XX

Les Livres

En même temps qu'il s'impose d'emblée au premier rang des auteurs dramatiques modernes avec le *Drame parisien*, représenté au théâtre du Gymnase, M. Ernest Daudet revient au roman, qu'il avait délaissé depuis plusieurs années pour s'adonner à des études historiques sur la période révolutionnaire. Constatons tout d'abord la réussite complète de son nouveau livre *A l'entrée de la vie*, réussite qui n'est pas pour engager M. Daudet à boudier plus longtemps un genre qui lui valut ses premiers succès.

D'un intérêt toujours soutenu, *A l'entrée de la vie* est une œuvre écrite en une langue élégante qu'apprécieront tous ceux qui considèrent — à juste raison — que dans un roman la forme n'est pas... qualité négligeable.

M. Georges Duval s'en est souvenu — et il faut l'en louer — en écrivant son roman *Master Punch*, publié comme le précédent par la librairie Calman-Lévy. Nous n'avons plus à faire l'éloge de *Master Punch* ; les lecteurs du *Figaro*, où il a paru en feuilleton, se sont dores et déjà chargés de ce soin. Il ne nous reste qu'à en recommander la lecture non seulement aux délicats, mais aussi aux femmes et aux jeunes filles ; c'est dire dans quel esprit de *respectability* l'ouvrage de M. Duval est conçu.

Nous userons de plus de réserve pour le *Cas de l'abbé Bernard*, de M. Samuel Hardy. L'auteur y traite du célibat ecclésiastique ; ce sujet est de nature à soulever les questions les plus graves qu'une catégorie spéciale de lecteurs est seule apte à discuter. Le roman proprement dit n'est ici que secondaire ; il sert de pivot à une étude très poussée sur l'opportunité du mariage des prêtres. Il en résulte que le *Cas de l'abbé Bernard* ne s'adresse qu'à un public restreint.

M. P.-A. Pichot, qui fut très lié avec le comte d'Osmond, a présidé — avec un soin pieux — à la publication du livre posthume de son intime ami : *Les hommes des bois*. Outre le récit de chasses racontées avec humour, les épisodes précieux pour tous ceux qu'intéressent les sports cynégétiques, l'écrivain a tracé — avec quelle verve et quelle franchise d'allure — plusieurs portraits d'amis personnels qui suffiraient à assurer le succès du volume. Il y a d'ailleurs de tout dans le livre du comte d'Osmond, souvenirs, historiettes, conseils et appréciations, sans oublier de nombreuses illustrations signées Heyrault

Jadin, baron Finot, voire même des reproductions d'anciennes gravures d'Eugène Lami et de Lepaulle.

Pour être de plus modeste envergure, *Crispette et Crispino* que nous adresse la maison Firmin Didot, ne mérite pas moins qu'on s'y arrête, et les petits enfants nous sauront gré de leur signaler cet aimable livre, écrit spécialement pour eux par Roger Dombre, un nom qui reviendra certainement sous notre plume, à l'époque des prochaines étrennes. Eugène Lambert, avec ses toiles charmantes, nous fait connaître les chats au physique, lisez *Crispette et Crispino*, vous les apprécierez au moral. L'occasion est trop tentante pour que les grands, aussi bien que les petits, la laissent échapper.

À la même librairie, M. de Ménorval continue la publication de son *Histoire de Paris depuis ses origines jusqu'à nos jours*. Ce second tome comprend la période qui s'étend de l'avènement de Charles VI jusqu'à la mort d'Henri III.

Chez Ollendorf, M. Albert Delpit vient d'ajouter un roman à sa belle série d'*Un monde qui s'en va*. Dans un article paru dernièrement, le fécond romancier a expliqué lui-même à ses lecteurs le point de départ de son nouvel ouvrage : *Belle Madame*. Avec une sincérité qui n'est pas exempte de crânerie, M. Delpit avoue son peu de penchant pour le naturalisme à outrance, estimant qu'il est préférable de s'attarder à l'étude de la vertu, plutôt que de s'appliquer — dans un but de curiosité malsaine — à mettre en lumière les horreurs et les bassesses dont fourmille la vie réelle. Et, joignant la pratique à la théorie, l'auteur de *Belle Madame*, tout en constatant la faiblesse humaine, s'évertue surtout à prouver qu'il n'est faute si grave que la volonté et le repentir ne parviennent à racheter. D'aucuns souriront sans doute à ce petit jeu qu'ils taxeront de suranné et de poncif, mais d'autres, — et nous voulons les croire nombreux dans l'intérêt de M. Delpit, — y applaudiront.

Dans son curieux livre *Dans cent ans*, l'éminent professeur Charles Richet nous donne, en s'appuyant sur les statistiques du progrès, un tableau qu'il affirme exact de ce que sera l'avenir dans un siècle. Chacun voudra lire le volume de M. Charles Richet, ne serait-ce que pour savoir ce qu'il deviendra dans cent ans !

Sous un titre qui fit grand tapage au théâtre, à une époque lointaine, *la Foire aux idées*, M. Henri de Saussine a résumé, sous une forme légère et nette, le mouvement si complexe des temps présents dans l'ordre politique, moral, mondain, social, religieux et artistique. Comme il l'explique très justement lui-même dans la préface de son livre, « c'est un guide pour les jeunes esprits qui, dès la sortie de l'école même, se perdent dans la foire aux idées, comme les provinciaux que naguère chaque train déversait à l'exposition. C'est pour eux qu'est fait ce livre, sorte de Baedeker qui pourra les aider à circuler au milieu de la confusion tous les jours croissante des disputes contemporaines. »

Les amateurs de poésie ont de quoi satisfaire leur goût dans la bibliothèque Charpentier. C'est d'abord les *Poésies nouvelles* de Catulle Mendès où l'on trouvera les vers que l'auteur a écrits en ces dernières années. Dans la même collection paraît en deux volumes, qui peuvent être vendus séparément, l'édition définitive des poésies antérieures de Catulle Mendès. Un portrait de l'auteur correspondant à l'époque où furent écrites les poésies que contient chaque volume, accompagne chacun des trois tomes. Puis voici réunis sous le titre de *Nature* les principaux morceaux de poésie de M. Maurice Rollinat. L'auteur y chante avec éloquence les champs et les forêts, dont il esquisse de merveilleux tableaux, tantôt ensoleillés, tantôt sombres, mais toujours d'un charme pénétrant.

Aujourd'hui que la mode est de tirer des pièces des romans, nous serions surpris que le *Fils de Jacques* ne fit pas son apparition prochaine sur l'affiche d'un de nos principaux théâtres. Il y a dans le nouvel ouvrage de M. René de Pont-Jest la donnée d'un drame qui pourrait avoir cent représentations à l'Ambigu ou à la Porte-Saint-Martin. Le *Fils de Jacques* a paru d'abord en feuilleton dans le *Figaro* et il a été lu sous cette forme avec un très grand succès qu'il retrouvera, certainement, en librairie. Bien avisé sera l'auteur dramatique qui s'en emparera à son tour pour l'adapter à la scène. Nous sommes convaincus qu'il n'aura pas à regretter cette troisième incarnation.

Quant à l'*Abandonné*, le roman si émouvant de M. Dubut de Laforest, nous lui souhaitons, sous sa forme de livre chez l'éditeur Dentu, le même succès qu'il remporta, il y a trois mois, lorsqu'il parut, lui aussi, dans le *Figaro*.

Les œuvres de M. Camille Lemonnier, qui signa le *Mâle*, le *Mort* et tant d'autres nouvelles empreintes de vigueur et d'originalité, sont de celles dont on ne peut recommander la lecture qu'avec une extrême prudence. Cependant, si leur conception peut sembler dangereuse à certains points de vue, le talent de l'auteur n'en demeure pas moins incontestable, et nous sommes les premiers à l'applaudir chaque fois qu'il se manifeste. C'est le cas de son nouveau livre *La fin des bourgeois*, une étude prise sur le vif et présentée avec l'art qu'il faut — malgré tout — reconnaître à M. Camille Lemonnier.

L'érudit archiviste paléographe, M. Etienne Charavay, a publié chez Hachette le premier volume d'un ouvrage de grand intérêt historique, plein de documents curieux qui résultent de patientes et intelligentes recherches. Il s'agit de la *Correspondance de Carnot* qui renferme, à côté de nombreuses lettres, des notices et des biographies sur tout le monde révolutionnaire, aussi bien celui qui tua que celui qui fut tué. Les centaines variées que nous subissons depuis quelque temps donneront au livre de M. Charavay un piquant tout spécial.

Nous avons sous les yeux un livre fort intéressant sur les *Statues de l'Hôtel de Ville*, dû à la plume autorisée de M. Georges Veyrat, archiviste des Beaux-Arts de la ville de Paris. Dans ce volume, l'auteur a eu l'ingénieuse idée de mettre en face d'un dessin qui représente chacune des statues décorant les façades de l'édifice municipal parisien une notice biographique qui retrace la vie du personnage illustre. Ainsi qu'il le dit lui-même dans une introduction, M. Georges Veyrat s'est attaché à relater, chaque fois qu'elle se présente, « l'anecdote à la fois topique et typique qui souvent peint d'un trait le caractère d'un homme ». M. Jules Claretie s'est chargé du soin de présenter au public le livre de M. Georges Veyrat, que MM. Caucarmier et Gaston Mauher ont illustré de nombreux dessins.

R. M.

Il n'est pas toujours facile pour les gens du monde d'organiser une réunion lyrique ou dramatique. L'*office des Théâtres*, boulevard des Italiens, n° 15, se charge de cette organisation pour matinées et soirées particulières, et procure, dans des conditions de prix très ac-

cessibles, les artistes de tous genres pour bals, concerts, opérettes, comédies, monologues, marionnettes, ombres chinoises, etc., etc.

Le *Tout-Paris* qui est l'annuaire par excellence de la haute société parisienne et du monde des lettres et des arts, a été considérablement augmenté cette année. Le prix du *Tout-Paris* est de 12 francs.

A. La Fare, éditeur, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

AUTOMNE 1892

Voyages aux stations thermales, hivernales et balnéaires des PYRÉNÉES et du GOLFE de GASCogne.

La Compagnie d'Orléans, d'accord avec celle du Midi, vient d'adopter de nouvelles mesures en vue de faciliter les voyages aux Pyrénées et sur les bords du Golfe de Gascogne.

1° La durée de validité des billets d'aller et retour, individuels, de toutes classes, réduits de 25 %, en 1^{re} classe et de 20 %, en 2^e et 3^e classe sur les prix du Tarif général, vient d'être portée de 10 à 15 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

En outre, la durée de chacune des deux périodes de prolongation qui sont accordées aux voyageurs moyennant le paiement, pour chacune d'elles, de 10 % de la valeur du billet, est portée de 5 à 10 jours.

2° Les billets d'aller et retour de famille à prix réduits, de 1^{re} et de 2^e classe dont la durée de validité est de 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée, devaient anciennement comprendre au moins trois personnes.

Or, une réduction de 20 %, sur les prix du Tarif général est accordée, actuellement, aux familles de deux personnes ayant à parcourir une distance d'au moins 500 kilomètres, aller et retour compris.

Ces divers billets sont délivrés, toute l'année, à toutes les stations du réseau d'Orléans, pourvu que la demande en soit faite au moins 4 jours à l'avance, pour les stations ci-après :

Alet, Arcachon, Argelès-Gazost, Ax-les-Thermes, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Banyuls-sur-Mer, Biarritz, Cambo-ville, Capvern, Cérêt (Amélie-les-Bains, La Preste, etc.), Couiza-Montazels, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Lamalou-les-Bains, Laruns-Eaux-Bonnes, Oloron-Sainte-Marie, Pierrefitte-Nestlas (Cauterets), Pau, Prades (Le Vernet et Molitg), Saint-Flour (Chaudesaigues), Saint-Girons, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, Salies-du-Salat et Ussat-les-Bains.

A cette nomenclature, il convient d'ajouter la station de Boulou-Perthus pour laquelle, jusqu'à présent, ces billets n'étaient pas délivrés.

COMPAGNIE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

VOYAGES A PRIX RÉDUITS

Cartes d'abonnement

1° Cartes d'abonnement pour 3, 6 et 12 mois avec réduction croissant avec le parcours et s'élevant à 50 0/0 pour 200 kilomètres et au delà.

2° Cartes d'abonnement à moitié du prix des précédentes destinées aux élèves des Lycées et Institutions ainsi qu'aux apprentis et élèves suivant les cours de dessin municipaux âgés de 21 ans au plus.

3° Cartes d'abonnement à prix réduits de 3, 6 et 12 mois, pour des parcours cumulés sur les réseaux de P.-L.-M. et de Paris à Orléans, ainsi que sur les réseaux de P.-L.-M. et de l'Est.

Billets d'Aller et Retour (pendant toute l'année)

(A) Billets d'aller et retour avec réduction de 25 0/0, admis dans les express (sauf les trains de luxe et certains rapides).

Validité : 2 à 8 jours suivant la distance ; — peut être, à deux reprises, prolongée de moitié, moyennant, chaque fois, un supplément de 10 0/0.

(B) Billets d'aller et retour de Paris à Turin et à Milan via Mont-Cenis.

Validité : 30 jours ; — est portée à 45 jours lorsque les voyageurs justifient avoir pris à Turin un billet de voyage circulaire intérieur italien.

(C) Billets d'aller et retour de toutes classes pour Lourdes, avec réduction de 50 0/0.

Validité : 7 jours.

OBSERVATION IMPORTANTE. — Les renseignements les plus complets sur les voyages circulaires (conditions, prix, cartes, itinéraires), ainsi que sur les cartes d'abonnement, billets directs et d'aller et retour, relations internationales, etc., sont renfermés dans un *Livret spécial* édité par la Compagnie P.-L.-M. et mis en vente dans les principales gares de son réseau et dans ses bureaux de ville au prix de 30 centimes.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS et BRUXELLES

Trajet en 5 heures.

Départs de Paris à 8 h. 15 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir. Départs de Bruxelles à 7 h. 30 et 9 h. 14 du matin, 1 h. 15, 6 h. 20 du soir et minuit.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 30 du matin.

Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 15 du matin et de Bruxelles à 6 h. 20 du soir.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence.

S'adresser également à M. Hazard pour se procurer des exemplaires des fascicules précédemment parus.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.

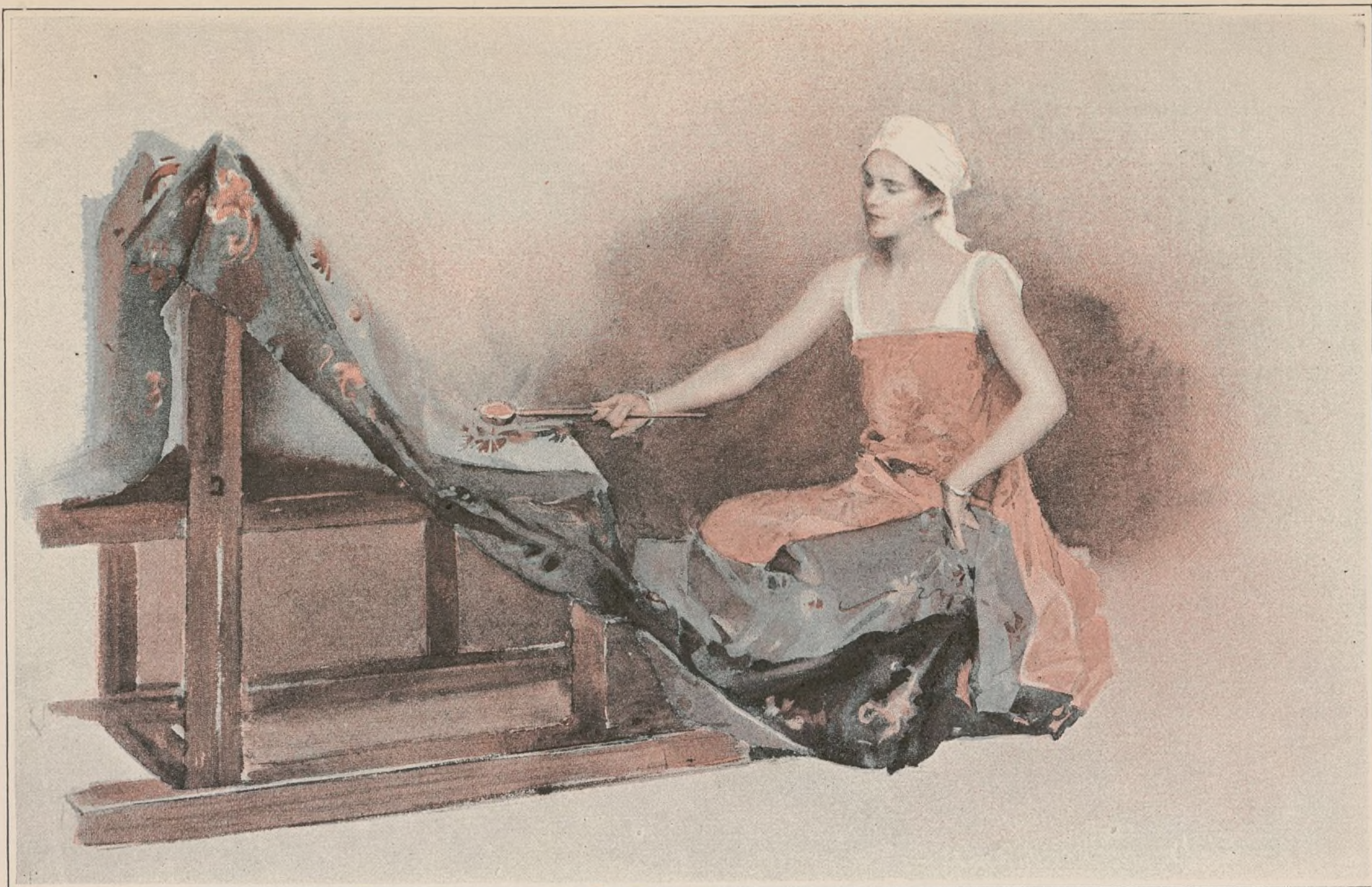
H. HUMPHRAY MOORE



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

ODALISQUE

Ayuntamiento de Madrid



La Légende du Bourouboudour

Par B. de Saint-Pol Lian



MOLLEMENT étendue sur la mer équatoriale, enveloppée des vapeurs qui montaient de ses plages brûlantes, Java, l'île voluptueuse et terrible, fumait, sous un soleil de feu, par tous les cratères de ses volcans.

A l'embouchure des rivières, les grands crocodiles se reposaient d'une vie humaine antérieure, attendant sur la rive, immobiles comme des tombes boueuses, les offrandes que la piété des fidèles envoyait à ces ancêtres, sur de petits radeaux, tandis que le Seigneur tigre, autre ancêtre plus vénéré encore, gardait le *lalang*, la jungle aux hautes herbes, où bondissait la panthère noire. Les hydres à sept têtes, les *naga*, s'enfonçaient dans le mystère ombreux des forêts marécageuses, dont les *gandharvis* au buste de femme sur un corps d'oiseau occupaient la cime des grands arbres. Les *antou*, les noirs génies, veillaient dans les grottes... Par moments, le Grand Serpent qui porte le monde déroulait un de ses anneaux, faisant osciller le sol, sur quelque point de l'île, sans égard pour les cris des habitants terrorisés, qui, se penchant vers la terre et se faisant un porte-voix de leurs mains, lui criaient : « Il y a des hommes ! Prenez garde aux gens ! »

Vers le centre de Java, au sud de la grande montagne calcaire de Ménoréh, près de la Ville Sainte, d'où l'on pouvait entendre gronder parfois le Merapi redoutable, au sommet de feu, les gros *Récha* pansus, géants aux yeux saillants, à la formidable moustache, le front ceint de serpents, des serpents enroulés autour de leur corps, en collier, en bracelets, en ceinture, un serpent au poing, prêts à frapper, un genou en terre, deux à deux se faisant face, gardaient les quatre entrées des Mille-Temples.

Le *Kraton*, le palais sacré du Prince, fils des dieux, Pakou-Bouogno, clou du monde, cheville ouvrière de l'univers, et la ville elle-même dont le *Kraton* occupait le centre, dormaient, brûlés par le soleil, à cette heure de sieste, dans le silence des nécropoles.

Si l'on eût pénétré pourtant dans l'une des plus humbles paillottes qui se dressaient en face de l'entrée de la demeure royale, on y eût vu une jeune fille d'une rare beauté, ses grands yeux noirs bien ouverts, poursuivant avec ardeur une besogne qui semblait l'absorber tout entière. Sa taille souple était roulée dans un sarrong bariolé, aux couleurs effacées et fondues, d'un goût exquis, qui passait sous ses aisselles et descendait sur ses fines chevilles, jusqu'à ses pieds petits comme ceux d'un enfant.

Ses épaules et ses bras nus, frottés de *boréh* jaune, parfumé, avaient des reflets d'or.

De ses doigts délicats elle puisait, dans un récipient placé sur un réchaud, près de sa natte, de la cire fondue, en remplissait un petit godet de cuivre, emmanché de bambou et, par un goulot très fin, répandait la cire sur une étoffe blanche, qui se couvrait rapidement des dessins les plus fantaisistes, les plus gracieux ou les plus bizarres, suivant son inspiration. Sa main allait, rapide et sûre, sans hésiter jamais, et, au milieu d'arabesques folles, d'ébauches de serpents ou de monstres à peine indiquées, se détachaient peu à peu, de jolis motifs plus précis, mieux dessinés, qui revenaient dans le même ordre à peu près et le même cadre, en même temps symétriques et fantastiques, formant un ensemble plein d'harmonie. C'étaient surtout des oiseaux et des fleurs, et parmi ces dernières, la fleur de lotus, fleur des dieux.

Une vieille femme venue sans bruit de la véranda où elle avait laissé son métier à tisser, se tenait debout derrière la jeune artiste, suivant d'un œil admiratif les progrès de son œuvre.

« Mais, ma Taminah, lui dit-elle enfin, ce n'est donc pas pour toi que tu travailles ? »

— Tu crois, mère ?

— Sans doute. Il aura au moins cinq couleurs, ton sarrong ?

— Sept, mère.

— Sept ! es-tu folle !

— Ne suis-je pas la fille d'un guerrier ?

— D'un Khatriya de la garde du Prince des Princes, mort pour sa gloire...

— Eh bien ? fit-elle riieuse, comme pour tourmenter la vieille femme.

— Eh bien ! Taminah, serais-tu oublieuse à ce point du *Djaya-Langkara*, le poème qui donne la loi des costumes ? Sept couleurs ! C'est pour le *Kraton*. Avec la fleur de lotus encore ! Un sarrong de princesse ! Le destinerais-tu à la femme aimée de notre puissant maître, la Poutri préférée du Fils des Dieux ?

— Qui sait ? » dit-elle avec un sourire énigmatique.

La vieille femme retourna à son ouvrage, non sans avoir fait à Taminah quelques observations encore sur sa toilette :

« Le *boréh* est réservé aux jours de fêtes... »

Quelle étrange fille ! pensait-elle en se rasseyant sur sa véranda ; comme elle s'embarrasse peu de l'*Adat*, la loi des ancêtres, dont tout bon Javanais doit être le fidèle observateur. Mais comme elle est intelligente et belle ! Et d'où peut lui venir son air de princesse ?.. Que Ghanésa l'inspire et que la déesse Tchong-Grang nous protège !...

Elle passa sur ses reins la plaque de bois légèrement concave, attachée par des cordes de *ouarrou* aux montants de son métier pour lui servir de dossier, et elle reprit sa navette.

Taminah était restée rêveuse. Son regard ardent s'était voilé. Les réflexions de sa mère l'avaient troublée en l'obligeant à descendre au plus profond de sa pensée, à se dire peut-être pour la première fois ce qu'elle n'avait osé s'avouer encore.

Une Poutri! l'aimée du Fils des Dieux!... Oui, elle, être infime, fille d'un serviteur, esclave du Prince, perdue dans cette multitude d'esclaves prosternés devant la face lumineuse, divine, du Maître de l'Univers, elle avait osé porter ses regards sur sa divinité, comme une Poutri, comme une princesse de sang royal! — Et Siva ne l'avait point foudroyée! — Elle avait rempli ses yeux de la vue de ce visage auguste, dont les princes eux-mêmes n'osent soutenir l'éclat, et elle l'avait trouvé beau, d'une beauté surhumaine et... humaine aussi! Et le respect écrasant qu'elle éprouvait était dominé par un autre sentiment plus troublant encore et qui la possédait, depuis, tout entière... Une voix secrète,

dont l'audace l'effrayait, murmurait en elle: « Pourquoi pas, après tout? N'es-tu pas une femme? belle comme une Poutri? plus aimante peut-être?... »

Et la voix lui redisait ces vers que le poète malais devait plus tard traduire ainsi :

*Dari mana datang linta?
Dari gounoung touroung di kali.
Dari mana datang tchinta?
Dari mata touroung di ati...*

D'où vient la sangsue?
De la montagne elle descend au fleuve.
D'où vient l'amour?
Des yeux il descend au cœur...

Et, depuis, elle avait guetté *Sa* sortie du Kraton, ensoleillée par *Sa* vue, assombrie lorsqu'elle était un jour privée de *Sa* lumière.

Elle le revoyait maintenant, dans sa pensée, à leur dernière



rencontre, toute récente, la veille encore. Il était sur son cheval aux pieds duquel la foule se prosternait, à son passage, comme les épis de riz mûr se courbent sous le vent. Indifférent à ces hommages, maître de sa fougueuse monture, il avançait, le jeune Prince, avec la majesté d'Indra, le roi des dieux! — Elle en avait oublié de se prosterner. Et d'un coin de sa véranda, pendant qu'elle le regardait avidement, lui-même l'avait regardée en passant tout près d'elle : ils étaient restés une seconde les yeux dans les yeux... Et, loin d'exprimer la colère, — elle s'en souvenait! son regard était très doux... Elle avait même saisi un mouvement imperceptible, peut-être involontaire, certainement irréféchi, comme s'il eût voulu arrêter son cheval... Et elle éprouvait de nouveau, à ce souvenir, le frisson qui l'avait rendue toute tremblante...

Elle eut un sursaut et crut sortir d'un rêve en entendant des voix sur la véranda.

« Par ici, mes bons seigneurs », disait sa mère.

Et elle vit entrer deux Khatriyas qu'elle reconnut de suite, au *ouaddong*, le couteau à crochet lamé, en corne de buffle, passé à leur ceinture et réservé aux gens du Kraton, pour deux hommes de la garde privée de l'Empereur.

« Taminah, dit la mère effarée, voici deux nobles Khatriyas que le Clou-du-Ciel, notre doux maître, daigne nous envoyer pour t'emmener.

— Où? demanda Taminah sans lever les yeux.

— Là où le Fils des Dieux nous a donné l'ordre de te conduire », répondit le plus âgé des Khatriyas.

Taminah fit son *sumba* en portant ses mains jointes à son front, se leva et dit simplement :

« Je suis prête. »

Elle quitta la paillotte entre les deux messagers de l'Empereur, dont celui qui avait parlé ouvrait la marche, tandis que l'autre suivait derrière elle.

Ils pénétrèrent ainsi par le *Gladak*, la grande entrée, dans l'*Aloun-Aloun* (1), la première cour du Kraton, où elle eut, un moment, dans son émotion, l'envie de s'arrêter sous les deux

(1) Chaque partie du Kraton a un nom vénéré, comme nos monuments religieux, nos cathédrales où l'on distingue : le porche, la nef, le transept, le chœur, l'abside, etc...

ouarringhinn, les arbres sacrés, qui y font un asile inviolable : le plus grand criminel est là à l'abri de toute poursuite s'il parvient à s'y réfugier (1).

Mais le Khatriya qui conduisait le petit cortège allait toujours, d'un pas déterminé, s'engageant maintenant dans le *Rambat* qui conduit à la deuxième cour. Là, s'élève le *Siti-Inghil*, la salle du trône, d'où l'Empereur, à certains jours de grande solennité, s'offre à la contemplation de son peuple.

C'est dans le *Siti-Inghil* du Kraton de Sourakarta, que se trouve aujourd'hui, placé derrière le trône, sous une immense vitrine, comme une relique, l'un des deux grands canons, dont l'autre qui gît dans l'herbe, près de la porte de Batavia, est l'objet d'un pèlerinage très suivi par les femmes Malaises qui veulent avoir des enfants. Tous les Javanais savent que lorsque ces deux canons seront réunis, l'Empire de Java reflurira dans tout son éclat. Mais à l'époque où vivaient les personnages dont nous nous occupons, les canons étaient loin d'être inventés encore : il y a de cela plus de mille ans, vers le neuvième siècle de notre ère, et le Prince de Java, dont le pouvoir s'étendait au loin, sur Sumbaoua, Bornéo, Soumadra, était dans toute sa gloire, adoré de son peuple, à l'apogée de sa puissance!

Taminah passa en se courbant, l'extrémité de l'une de ses mains rasant le sol, tout le long du *Siti-Inghil*.

Puis, à la suite de son guide toujours silencieux, elle traversa le *Brodjonolo* et le *Kemandounggan*, entre les *Pradjourit*, les gardes du sanctuaire, en armes, et, son cœur battant bien fort devant le *Serimangganti*, l'entrée de la dernière enceinte, elle tourna le *Pëndoppo* réservé aux princesses et sortit avec son escorte, par une porte dérobée. Elle avait traversé tout le Kraton sous le coup d'une émotion indicible, croisant çà et là des *Serimpi* et des *Tchépeul*, les danseuses et les nains de l'Empereur, des *Priaï-Gueudong*, fonctionnaires du Palais, des grands seigneurs et des princes, sur lesquels elle n'avait osé lever les yeux.

Elle respirait maintenant, mais ne comprenait plus... Une vaste place s'étendait autour d'elle, fermée de tous côtés pourtant par des constructions élégantes, que dominait un pavillon central vers lequel elle se dirigeait. Elle franchit les marches de la

(1) Encore une assimilation entre ce lieu et certaines de nos basiliques ou de nos couvents du moyen âge.

véranda, traversa une première salle où se tenaient accroupis, dans une attitude respectueuse, quelques personnages qu'elle n'eut pas le temps de voir. Puis, le Khatriya qui la précédait souleva une lourde portière, entra et se prosterna, le front dans la poussière, pendant que celui qui la suivait la poussait doucement sur des tapis moelleux, avant de se prosterner à son tour.

Elle était restée, en effet, immobile, saisie, sur le seuil, reconnaissant tout à coup, devant elle, dans un jeune homme non-chalamment étendu sur une pile de coussins brodés d'or, éclairé par le jour qui venait d'en haut, de l'unique fenêtre de ce sanctuaire, et qu'adoucissaient de riches tentures, — l'Empereur ! — son maître adoré !

Ilsouriait — en la regardant, comme la veille, de ce regard qui lui avait paru si doux ! — Mais, comme il la vit défaillante, il se leva d'un bond, et, la prenant par les mains, avec des mots caressants pour la rassurer, il l'attira à lui jusqu'à son siège.

Alors, Taminah sentit son cœur se fondre. Elle se laissa glisser devant son idole, entourant ses chevilles de ses bras, ses lèvres collées sur ses pieds...

Les Khatriyas étaient sortis, rampant à reculons, sur leurs genoux et leurs mains ; et avaient laissé retomber la lourde portière.

Les flamboyants en fleurs poussaient vers le ciel leurs hautes branches d'un rouge vif, flambant comme des incendies. La fleur blanche du caféier exhalait son plus doux parfum. L'âme de Taminah rayonnait d'un bonheur plus vif que la couleur de la fleur du flamboyant, plus doux que le parfum de la fleur du caféier !

Mais comme la luciole qui illumine une nuit la forêt, l'amour d'un jeune prince est léger et inconstant.

Le jour où Taminah croyant que le ciel entraînait dans son cœur, sentit tressaillir en elle le fruit vivant de son amour, elle apprit qu'elle avait une rivale heureuse, que son bonheur avait pris fin...

La baie du caféier commençait seulement à rougir, la fleur du flamboyant était à peine tombée : ses pétales jonchaient encore le sol comme pour une fête... C'était la fête de la nouvelle favorite ! — Le règne de Taminah avait duré quelques mois : déjà sa lumière était éteinte ; elle rentrait dans le néant.

Elle alla au Kraton, jusque dans la deuxième enceinte et y exhala sa douleur d'une voix si haute que les Prias se prosternèrent, criant au sacrilège. Les Pradjourits l'entourèrent et elle ne serait pas sortie vivante, si le vieux Khatriya qui l'avait conduite, ancien compagnon d'armes et ami de son père, ne l'eût ramenée précipitamment dans l'Aloun-Aloun, sous les arbres d'asile, — d'où il la fit partir, la nuit, avec sa mère, dans la direction de la montagne de Ménoréh...

Dix-sept années se sont écoulées depuis la fuite de Taminah.

Le règne du Prince des Princes a été heureux. Sa puissance s'est accrue. Partout ses capitaines ont été vainqueurs de ses ennemis. Rassasié de plaisirs et de gloire, il se rappelle avec regret l'époque déjà lointaine où, dans toute la fougue de ses passions, il habitait plus souvent le pavillon de la grande place, derrière le Kraton, que le Kraton même où l'étiquette trop rigoureuse de la Cour lui était importune. — Et il voit avec tristesse sa jeunesse près de finir. — Les femmes aujourd'hui ne lui

semblent plus si belles. Aucune ne remplit son cœur. — Ses plaisirs préférés sont maintenant les combats de coqs et les grandes chasses, — quand il ne se livre pas, au milieu des vieillards et des prêtres dont il aime à s'entourer, à l'étude des Védas sacrés, pour arriver à l'imitation de Bouddha, la suprême sagesse !

Un jour pourtant, comme sa chasse l'avait conduit dans la contrée de Ménoréh, il eut une de ces émotions dont il ne se croyait plus capable.

En passant devant une *dessa* dont les gens avaient été réquisitionnés au milieu de la nuit pour rabattre le tigre, sur le seuil des défenses de bambou, il crut voir une apparition divine.

Une jeune fille était là debout, tenant à la main une fleur de lotus à la longue tige. La noblesse de son attitude, un grand air de dignité virginale, sa beauté troublante, plus encore que la ceinture d'or qui serrait autour de sa taille son sarrong aux sept couleurs, les gros boutons de pierreries qui brillaient à ses oreilles et les lourds anneaux d'or tombant sur ses chevilles nues, dénotaient une Poutri, une princesse de haut rang. — Telle Mâyâ, la mère de Bouddha, dut apparaître au roi des Çakyas lorsqu'il la prit pour épouse.

Le Prince arrêta son cheval, — ébloui !

La jeune vierge vint à lui les yeux baissés, fit son *sumba* très bas et lui offrit sa fleur — qu'il prit troublé, sans trouver une parole ; — puis, après s'être prosternée encore, toujours modeste, mais avec une aisance et une grâce divines, elle rentra dans la *dessa* où elle disparut...

Les premiers cavaliers de son escorte rejoignaient à ce moment l'Empereur. Il fit un violent effort pour surmonter son trouble, pris, pour le sentiment qu'il éprouvait, d'une pudeur subite, qu'il n'avait jamais connue jusque-là — et remit son cheval au galop...

Ce jour-là, le « Seigneur de la Forêt » faillit avoir raison du Seigneur du Kraton qui restait rêveur devant lui, oubliant, à dix pas, de lui lancer sa sagaie. L'énorme fauve, dont la retraite était coupée par cinq cents rabatteurs, s'élança d'un bond formidable sur celui qui venait à sa rencontre, en avant de ses gens, selon sa courageuse habitude, et l'Empereur ne dut son salut qu'au dévouement de son entourage. Vingt Khatriyas s'étaient précipités autour de lui et reçurent le tigre sur leurs lances.

Le Prince donna aussitôt le signal du retour au Kraton. — Mais à peine y était-il arrivé que, sous l'obsession de la vision qui avait chassé toute autre pensée de son âme, il repartit secrètement pour Ménoréh, avec un groupe privilégié d'intimes.

Il alla droit à la *dessa*, établit son campement dans le voisinage et envoya de là un de ses confidents s'informer de la jeune fille qui lui avait offert la fleur de lotus, avec ordre de la lui amener, mais seulement dans le cas où elle consentirait librement à le suivre, sans exercer sur sa volonté aucune pression.

Le confident revint le soir, porteur de mauvaises nouvelles. La jeune fille était partie avec sa mère et un vieux serviteur, pour un voyage de plusieurs jours, sans que personne pût dire la direction qu'elle avait prise. Peut-être était-elle allée en pèlerinage au temple vénéré de Loro-Tchong-Grang. — Les renseignements recueillis de tous côtés la représentaient comme une princesse de grande origine, mais la laissaient enveloppée de mystère.

Elle s'appelait Sarièm.

Sa mère appartenait à la classe noble des Khatriyas. Son père, mort peu après sa naissance, était un Pangguéran, prince du sang, cousin éloigné du grand-père du Clou-du-Ciel, peut-être le



Pangguéran Ario, qui avait établi là sa famille, avant de se réfugier dans les montagnes où l'on avait appris autrefois, à la Cour, sa mort édifiante, après plusieurs années passées dans la solitude et la prière, suivant les préceptes de Bouddha. — La dessa appartenait à la jeune princesse dont la famille avait fait irriguer les rizières, planter les défenses de bambou et construire les maisons.....

Le Bekeul, chef de la dessa, que le courtisan avait ramené,



terrifié par la Majesté de l'Empereur, ne put que confirmer par des signes affirmatifs l'exactitude de ces renseignements.

Le Clou-du-Ciel fut obligé de lever le camp, voyant pour la première fois un obstacle se dresser devant sa volonté toute puissante.

Il retourna au Kraton et s'enferma dans le Siti-Inghil dont les abords furent interdits même à ses conseillers les plus intimes.

Après plusieurs jours de jeûne et de méditation, le Fils des Dieux, devant toute sa Cour réunie, déclara que la mort lui ayant ravi, deux ans auparavant, la Gnaï-Toumoungoun, sa première femme, qui ne lui avait pas laissé d'héritier, il entendait élever à cette dignité la princesse Sarièm, de la dessa de Ménoréh : telle était sa volonté formelle !

Les princes un peu étonnés s'inclinèrent jusqu'à terre en signe d'acquiescement à la décision souveraine, qui n'admettait ni conseils ni objections. — Toute la Cour manifesta une grande joie.

Aussitôt, les Priais, les *Adi-Pati*, fonctionnaires du Palais et commandants militaires, chacun suivi d'une nombreuse troupe de Pradjourits, furent envoyés dans toutes les directions, à la recherche de la nouvelle impératrice. Mais le surlendemain, un messager de Ménoréh venait apprendre au Kraton le retour de Sarièm à la dessa. Un grand Pangguéran, oncle de l'Empereur, partait aussitôt chargé de présents royaux, avec ordre de conférer à la mère de la jeune souveraine la noblesse de premier rang et de les ramener toutes les deux avec les honneurs qui leur étaient dus.

Trois jours après, toute la population de la Ville Sainte acclamait Sarièm, émerveillée de sa beauté et de sa grâce virginale.

Sa mère, très souffrante, s'était fait excuser, exprimant sa reconnaissance et demandant, pour le moment, la faveur de rester dans la retraite qu'elle s'était choisie depuis la mort du prince, son époux.

Pendant une semaine tout le Kraton fut en liesse. Le mariage de l'Empereur fut célébré en grande pompe...

Ces fêtes se renouvelaient dix mois plus tard. Sarièm venait de donner un héritier à l'Empire de Java !

Avec la possession de Sarièm si désirée ! la première qu'il eût eu à attendre, le bonheur du Prince des Princes semblait parfait. — Bouddha enseigne pourtant que toute joie aboutit à la douleur dans la triste existence humaine et que plus le sommet qu'on a gravi est élevé, plus la chute doit être profonde...

Mais est-il humain d'aspirer au *Nirvâna*, à l'anéantissement de l'être, quand toutes les fibres de l'être vibrent d'une félicité céleste ! — Sarièm avait rendu au Prince ses vingt ans. Il revivait près d'elle ses meilleures années. Dans le bonheur qu'elle lui donnait, il trouvait comme des ressouvenirs d'un bonheur lointain, déjà éprouvé, qui le rendaient plus intense. — mais dont il finit même par être troublé. A certaines heures intimes, un sourire, un geste, un regard de Sarièm réveillaient si vivement en lui ces souvenirs, qu'il se demandait s'il ne l'avait pas connue dans une existence antérieure... Chez elle encore il retrouvait, chose étrange ! dans des attitudes, dans des intonations, dans des éclats de voix, à ne pouvoir s'y méprendre, des poses familières ou le timbre de voix de la vieille Impératrice, sa mère... Il n'en aimait que plus follement Sarièm... Mais une inquiétude vague, sans qu'il pût s'en rendre compte, se greffait sur son bonheur et, peu à peu, lui devenait poignante...

Le jour où l'on célébrait dans le Kraton la naissance de l'héritier de l'Empire, une femme vêtue d'un sarrong sombre, une écharpe noire enveloppant ses épaules et sa tête, comme une messagère de deuil au milieu d'un peuple en fête, traversa l'Aloun-Aloun et s'engagea dans le Rambat. — Sa démarche était si assurée, si altière, que la foule s'écartait sur son passage, prise d'un sentiment instinctif de déférence et de respect.

Près du Siti-Inghil pourtant, deux Priais s'avancèrent vers elle, lui barrant le passage. — Un prince venant de la troisième enceinte la croisait en même temps, la toisant des pieds à la tête, les yeux fixés surtout avec affectation, sur l'écharpe qui l'enveloppait et qui n'était pas d'étiquette en pareil lieu.

Elle répondit d'abord à ce regard :

« Il s'agit bien d'étiquette, lorsque toutes les lois humaines et divines sont violées et que les peuples n'ont plus qu'à se voiler la face ! »

Sa voix était si âpre, son regard était si hautain que le prince aimait mieux ne pas en demander davantage — et continua son chemin.

« Qui es-tu ? demanda l'un des Priais, toi qui oses parler ainsi à un prince du sang ? »

— Je suis l'envoyée de Tchong-Grang, la déesse terrible ! »

Il y eut un silence. Le Priai reprit d'une voix moins assurée :

« Et qu'as-tu à faire ici ? Que veux-tu ? »

— J'ai à voir l'Empereur ! Je veux aller à lui.

— Aujourd'hui !

— A l'instant ! »

Les deux Priais se regardèrent.

« L'Empereur est dans le Pèndoppo entouré de sa Cour : oserais-tu aller jusque-là ? »

— Voici qui mettra fin à des discours inutiles », dit l'étrange femme, montrant au Priai un anneau d'or que celui-ci reçut en se prosternant aussitôt. L'anneau portait le sceau du Fils des Dieux.....

Quelques instants après, passant entre une double haie de Pradjourits aux brillants sarrongs, le torse nu, la lance haute, qui gardaient à genoux le Brodjonolo et le Kemandoungan, elle arrivait au Serimanganti, le seuil de la dernière enceinte, autour duquel de nombreux groupes de Priais-Gueudong et autres hauts dignitaires étaient prosternés. — A l'intérieur, au milieu du Pèndoppo s'élevait le trône sur lequel l'Empereur était assis, ayant à sa gauche l'Impératrice, sa Sarièm bien-aimée, qu'on avait portée là, sur un lit de coussins aux riches étoffes, tandis que, au delà, du même côté, se tenaient les autres Gnaïs-Toumoungoun, femmes légitimes du Clou-du-Ciel. — En avant du trône et sur le côté droit, le groupe nombreux des princes du sang, placés suivant leur rang, tous accroupis sur la natte. — En arrière, au-delà de la naine qui porte la queue de la robe de l'Empereur dans les grandes cérémonies, les Serimpi et les Bedoyo, danseuses de la Cour, la plupart princesses du sang, prosternées dans la même attitude respectueuse que les princes. — Le nouveau-né, héritier de l'Empire, enveloppé d'étoffes précieuses, occupe sa place au pied du trône, tenu sur les genoux par la seconde femme de l'Empereur, près de sa mère Sarièm.

La cérémonie des félicitations, le Sumba, l'hommage au nouveau prince qui doit être le Maître du Monde, est interrompue par l'arrivée de l'étrangère.

Un silence plein de stupeur règne sur cette assemblée imposante comme un Conseil des Dieux.

La femme, au lieu de se prosterner sur le seuil, comme le veut

l'Adat, avance debout, d'un mouvement saccadé d'automate, sans voir seulement, à ses pieds, les princes dont elle a déjà pénétré le cercle. — Deux d'entre eux ont fait un mouvement pour se jeter sur elle... mais tournant la tête, dédaigneuse, dominatrice, elle leur lance un regard si terrible qu'ils restent comme cloués au sol.

A deux pas du trône, d'un geste brusque, elle a fait tomber son écharpe — et elle se tient un moment silencieuse, son regard sombre fixé sur les yeux de l'Empereur, sa taille droite, au-dessus de cette foule prosternée, semblant plus grande que nature, prenant des proportions démesurées!...

Tous les assistants terrifiés par tant d'audace se sont jetés à terre, le visage écrasé sur la natte, n'osant soutenir la vue d'un pareil spectacle.

L'Empereur, les sourcils froncés, regarde de son côté ce fantôme auquel une force surhumaine peut seule inspirer tant de témérité...

Quelles images effacées sa vue évoque-t-elle dans sa mémoire? Quels rapprochements... Quelles révélations!... le froncement de ses sourcils s'accroît encore...

« Taminah! » s'écrie-t-il enfin, épouvanté.

C'était Taminah, en effet, encore belle, vieillie pourtant, par la douleur plus encore que par l'âge, le front traversé d'une ride droite et profonde, entre ses grands yeux noirs, comme cette trace que la foudre laisse au tronc d'un arbre qu'elle a frappé.

« Oui, Taminah, Fils des Dieux. Tu me reconnais donc? Comment peux-tu te souvenir de Taminah qui a occupé dans ta vie une si petite place!... »

— Ma mère! » dit Sarièm, d'une voix faible comme un souffle, sans avoir la force de se retourner sur sa couche.

Et le Prince qui, en reconnaissant Taminah, a eu le pressentiment d'une catastrophe, reçoit un second coup au cœur.

A cette voix, une crispation douloureuse a contracté le visage de Taminah. Mais elle se ressaisit soudain et continue implacable :

« Tu daignes te souvenir de Taminah! Qu'était-ce que Taminah? un ver de terre! un grain de la poussière de tes pieds! que tu n'as eu qu'à secouer pour le détacher de toi... Si humble qu'elle fût, Taminah était pourtant une créature humaine. Elle avait un cœur de femme. Et ce cœur s'était empli d'un amour profond comme la mer, lumineux comme le firmament, grand comme le monde! Et cet amour l'avait élevée jusqu'à toi, puisque tu en étais l'objet, puisque tu l'avais autorisé, puisque tu le partageais, disais-tu... Dans tes bras, Taminah pouvait croire à elle et à toi — et à l'éternité de son bonheur, — car elle est de celles qui ne mentent pas, qui ne se reprennent pas, quand elles se sont données... Je t'ai aimé, Fils des Dieux, et... »

Elle fit une pause comme pour prendre la force d'articuler ce qu'elle allait dire, — et d'une voix sourde :

« Je t'aime encore, ajouta-t-elle; — je t'aime d'un amour fatal, impérissable, qui me suivra dans mes existences ultérieures... »

Un soupir douloureux, déchirant, comme un râle étouffé d'agonie, s'éleva de la couche où reposait Sarièm.

Taminah ne l'entendit pas. Toute à ses souvenirs maudits, elle continuait maintenant, vibrante :

« Et toi! à peine ta bouche venait-elle de me donner ses caresses, de me prodiguer ses serments, que tu me rejetais comme un sarrong hors d'usage, comme un ouaddong mangé de rouille, comme on secoue la poussière de ses pieds... Et je ne pouvais plus te voir, toi qui étais plus nécessaire à ma vie que la lumière à mes yeux, que l'air à mes poumons!... On me chassa du Kraton; on me poussa à l'exil. Ce fut un arrachement affreux, un vide horrible, un supplice atroce, comme Siva n'en a pas infligé aux plus grands coupables... Et pourtant j'étais innocente! — Et pourtant! — écoute-

moi bien et tâche de me comprendre, Fils des Dieux, — Brahma, entends-tu, avait béni notre union! »

Ah! il écoutait, oppressé, haletant, et il ne comprenait que trop!...

« Je m'éloignais de toi — et je te portais dans mon sein... Nos êtres étaient indissolublement unis dans un nouvel être... Et ce doux mystère, qui faisait mon bonheur et mon désespoir, je ne pouvais même pas te l'apprendre! — Ah! combien j'ai prié alors Ghanéza de m'inspirer! Que de fois j'ai jauni de boréh, aux jours de fêtes, sa trompe divine, lui demandant de me communiquer quelque chose de sa sagesse!... Mais Ghanéza est resté sourd à mes prières. — Alors! — je souffrais trop! — j'ai invoqué Loro-Tchong-Grang — et la déesse aux huit bras m'a inspiré la vengeance!

« Et je n'ai plus vécu que pour me venger! Je n'ai élevé ma fille — ta fille! — que pour me venger!

« Oui, Sarièm est née de moi, de tes œuvres... Et Tchong-Grang t'a livré à moi en t'envoyant à Ménoréh... Comprends-tu, maintenant! — Inceste! — L'héritier de l'Empire de Java, le futur Maître du Monde, né du plus épouvantable des crimes! contre lequel la terre et le ciel se révoltent! Tu l'as eu de ta fille : il est ton fils et ton petit-fils. — Inceste! — le Fils des Dieux violant la virginité de son enfant...! »

Le Pèndoppo était vide. Les Princes, les Serimpi, les Bedoyo, — et les Priaïs même qui pouvaient entendre de l'extérieur et jusqu'aux Pradjourits, tout le monde avait fui épouvanté!... Ce cri : « L'Empereur inceste! » avait gagné de proche en proche du Serimanganti au Brodjonolo, au Siti-Inghil, à l'Aloun-Aloun et s'était répandu au dehors.

Le Kraton était désert — la ville consternée.

L'Empereur resté seul sur son trône, atterré, courbant le front, ne songeait pas un instant à discuter l'anathème de Taminah, sentant bien qu'elle avait dit vrai, que le ciel l'avait maudit, n'osant lever les yeux ni sur sa femme — sa fille! — ni sur son enfant...

Quand il revint à lui, sa seconde femme avait fui comme les autres, emportant le Prince nouveau-né. — Sarièm, toujours étendue sur sa couche, dans sa beauté divine, ses paupières abaissées, dormait, déjà froide, du sommeil de la mort...

Quant à Taminah, elle avait disparu pour toujours!



Une foule compacte d'hommes prosternés, silencieux, remplit l'Aloun-Aloun, laissant seulement un vaste cercle vide autour des deux grands ouarringhins.

Le Siti-Inghil est fermé; le Pèndoppo est fermé. Toutes les femmes ont quitté le Kraton qui n'est occupé que par les Priaïs et les Pradjourits.

L'Empereur, entouré des princes de sa famille, se tient, assis à terre, en vêtements de deuil, sous l'un des arbres d'asile, où il a voulu attendre, comme un criminel, la sentence des prêtres qu'il a fait convoquer.

Une longue file de *bik-shous*, moines mendiants, s'avance processionnellement, suivie des prêtres de Bouddha et se prosterne autour du grand coupable dont le crime n'a pu amoindrir le prestige que lui donne la majesté impériale aux yeux de ses sujets.

Le grand-prêtre prend la parole.

On sent qu'une émotion poignante étreint cette innombrable assemblée.

« Que Bouddha, le saint! nous bénisse!

« Prince des Princes, Clou-du-Ciel, Lumière du Monde, Fils des Dieux, en te frappant si cruellement, Bouddha a voulu nous donner le plus grand exemple de la fragilité, de l'inanité du bonheur humain et des misères de cette triste existence terrestre auxquelles nul homme, prince ou paria, ne saurait se soustraire.

« Mais Bouddha est bon et sa clémence est inépuisable.

Bouddha n'a pu vouloir la ruine irrémédiable du Saint Empire de Java !

« Si tu peux lui fournir la preuve que tu conserves, malgré le crime impardonnable, l'amour de ton peuple ; si les grandes actions et la gloire qui t'avaient valu la vénération et l'adoration de tes sujets l'emportent à leurs yeux sur l'inceste horrible, si tu es encore capable de provoquer chez eux, pour te racheter, un effort qui soit la preuve éclatante de leur fidélité, l'Empire de Java ne périra pas, tu auras lavé la souillure de la naissance de l'Héritier du Monde et l'enfant qui vient de naître pourra te succéder. »

A ces derniers mots, le visage de l'Empereur, resté jusque-là

impassible, sembla se ranimer : un long soupir souleva sa poitrine. — Le grand-prêtre continua :

« Il faut, pour cela, que tu fasses construire à Bouddha un monument qui efface en éclat tout ce qui a été fait de la main de l'homme, un temple qui étonne le monde !

« Bouddha exige que ce monument soit construit en dix années et qu'il porte mille statues de lui. »

Un frémissement parcourut la foule et un cri s'échappa de toutes les bouches :

« Nous le ferons ! »

L'Empereur se leva :

« Ce soir même, dit-il, je partirai pour choisir la place du



Bourouboudour, dont Bouddha sera content, grâce au dévouement de mon peuple. »

Ces mots, prononcés d'une voix haute, provoquèrent de nouvelles acclamations, — et l'Empereur, transformé déjà, reprenant courage, rentra dans le Kraton, entouré de tous les hommes de sa Cour, pour donner ses ordres.

Le soir même, comme il s'y était engagé, il partait, prenant vers le Nord, dans la direction de Ménoréh, où son malheur l'avait conduit et où il voulait que fût élevé, autant que possible, le monument d'expiation. — Mais il dut marcher plusieurs nuits encore avant de trouver le lieu favorable.

Il s'arrêta enfin sur les bords du Progo aux rives hautes, au lit encaissé, où le volcan le Merapi, dans une de ses furieuses éruptions, avait vomi une masse de blocs de trachyte, qui y formaient comme un pavé de géants.

« Voilà les matériaux de mon temple, » dit l'Empereur.

Et, dans le voisinage, apercevant une colline dont le pic isolé dominait au loin la plaine, d'une altitude de plus de cent vingt coudées :

« Et voilà, dit-il, l'emplacement tout préparé. Bouddha me vient en aide ! »

Alors tous les hommes valides des Etats du Prince des Princes furent réquisitionnés pour cette énorme besogne. Les vieillards seuls restèrent aux dessus pour continuer à cultiver les rizières.

On commença par étendre sur le terrain les blocs amoncelés, pour les travailler à l'aise. Des glissoires de bambou couvrirent le sol battu ou rempli de fascines, où l'on faisait rouler les blocs sur des rondins, en y attelant des buffles. — Le chantier franchit bientôt le Progo sur plusieurs ponts, se développa au delà des deux rives et jusqu'au pied de la colline, sur une immense étendue. — Tout autour, des maisons de bambou se dressèrent, comme par enchantement, pour abriter les ouvriers, formant d'abord des hameaux, des villages et enfin une énorme ville qui couvrit toute la plaine. Des étables à buffles furent construites pouvant abriter chacune mille bêtes. Une écurie spéciale fut réservée aux éléphants de la Cour, qui n'avaient guère été jusque-là que des animaux de parade, mais qui furent vite dressés au travail et qui rendirent d'importants services dans le déplacement des gros blocs.

La nouvelle de cette merveilleuse entreprise se répandit bientôt dans tout Java, — et alors, du Nord et du Sud, de l'Orient et de l'Occident de l'île, on vit accourir des foules d'immigrants qui venaient s'embaucher d'enthousiasme, pour prendre leur part du

grand œuvre. Ils quittaient leurs dessus avec leurs femmes et leurs enfants, à pied, à cheval, en char à bœufs, à dos de buffles : il en venait jusque du pays tributaire des Bantam, tout près de Soumadra — et même des îles voisines.

Au bout de la première année, le chantier comprenait un demi-million d'hommes occupés à tailler et à déplacer des pierres et disposant d'innombrables bêtes de somme. Des princes vassaux du Clou-du-Ciel avaient envoyé leurs éléphants avec leurs meilleurs ouvriers.

Tous les Bekeuls, chefs de villages, étaient devenus chefs d'équipes, conduisant un certain nombre d'ouvriers et leur distribuant les vivres, pour eux, leurs familles et leurs bêtes.

Le ravitaillement de cette multitude d'hommes et d'animaux avait exigé, à côté des ouvriers, l'organisation d'une véritable armée de convoyeurs. D'interminables files de charrettes attelées de chevaux, de bœufs ou de buffles, escortées de cavaliers, sillonnaient toute l'île, chargées de bananes, de noix de coco, de pastèques, de nangkas, de fruits de toute sorte, ou amenant, des provinces plus éloignées et des côtes, d'énormes chargements de riz et de poisson sec, que des flottilles de prahous allaient chercher à Madoura, à Sumbaoua, à Bornéo, à Soumadra... Les Pradjourits n'étaient plus employés qu'à diriger ces convois.

Les Priais, tous les hauts fonctionnaires devenus chefs de chantiers ou intendants d'approvisionnement, commandaient chacun à un groupe de Bekeuls ou de Pradjourits, recevant eux-mêmes leurs ordres d'un prince, membre du Conseil Suprême que présidait l'Empereur en personne. — On puisait sans compter dans le trésor impérial pour subvenir à tous les frais.

Java donna alors ce magnifique spectacle d'un peuple entier possédé d'une seule idée, s'employant ardemment à une même œuvre, pour la gloire de Bouddha et le salut de son souverain !

En deux ans, d'énormes pyramides de blocs de pierres, taillés exactement cubiques, aux surfaces bien planes, pouvant se juxtaposer ou se superposer exactement, de dimensions variables, mais telles que deux hommes pouvaient les porter, entouraient le pied de la colline. — Il semblait qu'il y eût là de quoi construire une ville !

En même temps des architectes avaient mesuré la colline et tracé les quatre faces du monument, qui devaient être toutes semblables et exactement orientées aux quatre points cardinaux.

Le Bourouboudour devait s'élever en douze terrasses, de la base au sommet, chaque terrasse s'élevant d'une hauteur plus ou moins grande, mais toujours égale ou supérieure à une taille

d'homme, au-dessus de la terrasse inférieure, pour envelopper et couvrir la colline entière qui servirait de noyau à l'édifice.

On commença à tailler sur ce plan le bas de la colline, pour former, tout autour, un peu au-dessus de son pied, la première terrasse dont on pava le sol des blocs cubiques qu'on avait pré-

parés. Cette terrasse formait un carré parfait, immense, dont chaque côté avait un développement de cent brasses en façade, sur dix brasses de profondeur (1).

Et l'on commença la construction des murs successifs, qui devaient former à la colline, pour supporter les terrasses étagées,



autant de ceintures allant en se rétrécissant graduellement jusqu'au sommet.

Mais de nouveaux architectes arrivèrent du pays d'origine de Bouddha, où un envoyé de l'Empereur était allé les chercher et la seconde terrasse reçut une forme plus savante : la ligne de chaque façade présentait, au milieu, un avancement, puis de chaque côté un double retrait à angle droit, de façon à offrir, sur son pourtour, vingt angles au lieu de quatre. Le mur de soutènement de cette terrasse, adossé intérieurement à la colline, fut uni et poli sur sa face extérieure, comme devaient l'être tous les autres, prêt ainsi à se couvrir de sculptures.

Mais sur cette terrasse, comme sur la première, on était encore à découvert. Le pèlerin qui la parcourrait — le monument ne pouvait manquer de devenir un lieu de pèlerinage — aurait d'un côté la succession des images saintes, dont les tableaux en bas-reliefs se développeraient sur le mur soutenant la terrasse supérieure, de l'autre côté, la vue de la campagne, une vue admirable, mais qui, par là même, pourrait le distraire de ses dévotions.

Les cinq terrasses suivantes, affectant la même forme à vingt angles, furent alors fermées par un parapet ou mur extérieur, à peu près à hauteur d'homme ou même plus haut, et formèrent des galeries.

Au milieu de chacune des quatre façades, une entrée marquée par deux grands lions de pierre couchés en bordure sur la première terrasse, la gueule ouverte, se faisant face, donnait accès à un grand escalier de pierre, montant en ligne droite jusqu'au sommet, sous une succession de magnifiques portiques voûtés, qui marquaient le passage de chaque terrasse à la terrasse supérieure.

Les statues ne furent pas oubliées.

Les parapets des cinq galeries, murs énormes qui avaient à leur base plus d'une brasse d'épaisseur, étaient couronnés d'une série de petits temples à trois tourelles, alternant avec des édifices moins importants, en forme de cloche surmontée d'un pinacle, et chacun de ces petits temples présentait à l'extérieur du monument, une niche destinée à recevoir un Bouddha assis

(1) 151 mètres, sur 15 mètres en chiffres ronds.

sur le coussin en fleur de lotus. La seconde galerie, à elle seule, présentait sur son pourtour plus de cent de ces niches devant recevoir autant de statues de Bouddha.

D'innombrables sculpteurs, véritables artistes, vinrent alors prendre la première place parmi les ouvriers du Bourouboudour.

Un vaste chantier s'ouvrit pour la sculpture des Bouddhas ; un autre pour les têtes d'éléphants, un autre pour les têtes de lions, qui devaient alterner pour servir de gargouilles aux égoûts aboutissant aux vingt angles de chaque terrasse...

D'autres sculptaient sur place les montants et les frontons des portiques, les rampes des escaliers... Et avec quels soins, quel art, quels détails minutieux ces sculptures étaient faites ! — La rampe de l'escalier de la première galerie se termine en tête d'éléphant. La trompe est relevée, la gueule ouverte. Dans la gueule, un lion est assis sur la langue de l'éléphant, tandis que le reste de la gueule présente un calice pendant de lotus, d'où sortent une masse de graines de semence. La tête de l'éléphant a pour support une femme accroupie qui la porte sur sa tête, les deux bras relevés... Et ces détails minutieux se répètent partout. Partout Bouddha porte sur le front le bouton sacré, l'un des trente-deux *laksanas*, ses signes caractéristiques... Le grand-prêtre n'a-t-il pas dit que le Bourouboudour doit étonner le monde !

Cependant les bas-reliefs couvrent partout l'immense surface des murs, dont chaque pierre s'anime, devient parlante, raconte un fait, exprime un sentiment, révèle une idée. — Une légion d'artistes s'emploie encore à cette œuvre et l'exécute avec amour. C'est l'histoire de Siddhârta ; c'est la glorification de Çakyamouni, c'est l'adoration de Bouddha ! — Il est pris avant sa naissance, lorsque Bhagavat, l'un des trente-deux mille Bodhisattvas qui n'ont plus à subir qu'une dernière naissance, se dispose à quitter le *Tou-chita*, le Paradis, séjour de la joie, pour s'incarner en Mâyâ, épouse du roi des Çakyas, qu'il a choisie après douze ans de recherches. Il doit prendre la forme d'un éléphant armé de six défenses pour opérer ce miracle, — et Mâyâ rêve qu'un éléphant est entré dans son corps. Tant que dure la grossesse, le Bodhisattva reste toujours à droite, assis sur les jambes croisées et il reçoit là la visite de Brahma, des quatre grands rois des dieux inférieurs et d'une foule de personnages divins qui viennent prendre ses instructions. —

Il naît enfin et son père lui donne le nom de Siddhârta, qu'il change ensuite, — en attendant de devenir Bouddha, — contre celui de Çakyamouni, lorsque, résistant à toutes les séductions que peut offrir la vie à un jeune prince, il abandonne, pour se vouer à la vie religieuse, l'admirable princesse qui lui a été donnée pour femme, le jour même où lui naît un enfant... Et tous les actes de cette sainte vie se développent en plus de seize cents

tableaux, dans les bas-reliefs du temple merveilleux, chantant à Bouddha le plus touchant hymne de pierre !

Les dernières terrasses, les terrasses supérieures se terminent enfin. Là, c'est comme le toit du monument, présentant une multitude de dômes, de grandes cloches de pierre, des *dagob* ajourés dont chacun contient encore une statue de Bouddha : trois rangs de ces dagobs, sur trois terrasses successives, de forme exactement circulaire, entourent le grand dagob central exactement de même forme, mais de proportions colossales, qui a dix brasses de haut, du pavé de la dernière terrasse au sommet de son pinacle et qu'on aperçoit au loin, de tous les points de la plaine, dominant l'énorme édifice !

A l'intérieur des soixante-douze dagobs qui l'entourent, on entrevoit encore le Bouddha, dans une ombre mystérieuse, à travers les jours en losange que les pierres laissent entre elles. Déjà l'œil humain ne peut plus l'embrasser tout entier... Dans le dagob central il a disparu : le dagob est fermé. La statue y est bien aussi, et de plus grande taille ; mais c'est là le Saint des Saints : le Bouddha est entré dans le nirvâna, l'esprit humain ne peut plus le comprendre... l'œil de l'homme ne saurait soutenir son éclat !...

Le temple est terminé.

Les dix années ne sont pas encore écoulées : la première condition est remplie.

Reste la seconde : mille statues.

On compte les statues de Bouddha.

L'Empereur est entouré des princes et des prêtres.

Une foule immense attend dans la plaine que commencent les fêtes du couronnement de l'édifice, auxquelles tous ceux qui y ont travaillé doivent prendre part.

Des architectes apportent successivement à l'Empereur le compte des statues de chaque terrasse.

« En voilà cinq cents !... »

— Huit cents ; — neuf cent quatre-vingts !... »

L'Empereur compte sur ses doigts :

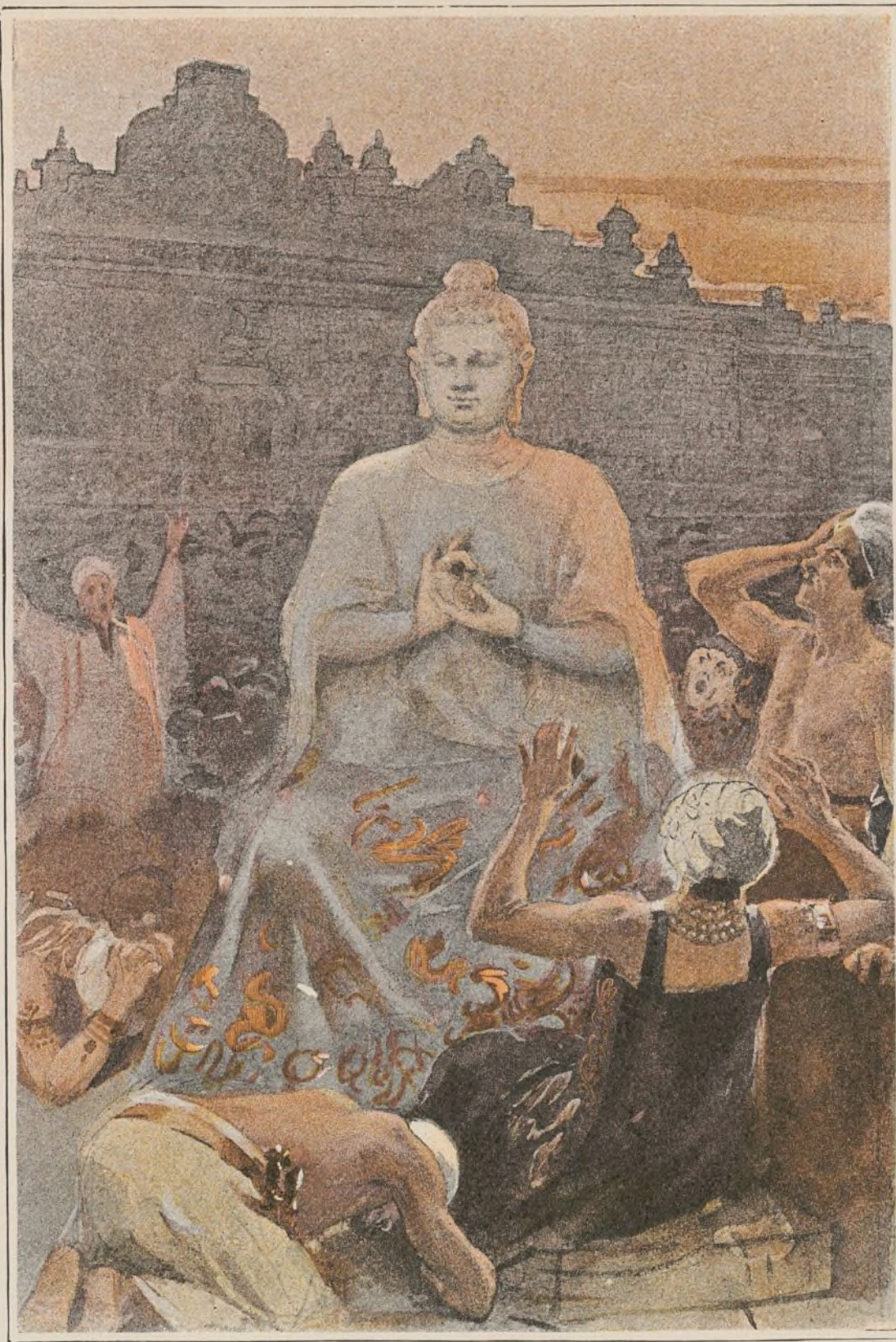
— Quatre-vingt-dix-huit, — dix-neuf... »

Tout à coup il pâlit ; — puis prend une teinte d'un gris bleuâtre, — se gonfle, devient plus grand que nature, — s'immobilise...

Son entourage terrifié s'est prosterné la face contre terre.

Il manquait une statue !

L'Empereur vient d'être changé en statue de pierre ! — Il fallait son compte à Bouddha !



... Cette statue qui compte encore sur ses doigts et qui pèse dix tonnes, se retrouve aujourd'hui dans la crypte de Mèndhout, temple voisin du Bourouboudour, dans la même province de Kedou, au centre de l'île de Java.

(Illustrations de Albert Lynch).

B. DE SAINT-POL LIAS.



UNE légende prétend que la Roumèque s'assit, il y a mille ans, dans la vallée d'Afite. Elle y but pendant trente jours et pendant trente nuits. Surprise par Jéhovah et chassée à coups de tonnerre, elle oublia, dans sa fuite, sa bouteille de ratafia. Cette bouteille colossale, c'est le pic de Fin-qu'Amount, très isolé, très élevé, d'un accès difficile.

Les honnêtes gens qui l'habitent, les Fin-qu'Amountois, sont illettrés, quelque peu farouches, — en retard, comme d'autres disent, — ce qui tient peut-être à ceci qu'elles n'ont vu le jour que du haut — et non pas au travers — du goulot d'une bouteille. Chauffournières, méridionales et israélites réformées, elles ne boudent pas à la besogne, elles parlent un provençal sans mélange et elles ont un mythe à elles : la Roumèque, justement.

Fin-qu'Amount n'est point à proprement parler un village. A gauche, cinq maisons, taillées en plein roc, où l'on grille l'été, où l'on gèle l'hiver. Une place polygonale, sans ombre, plantée de mûriers rabougris ; une citerne à margelle haute. Enfin, à droite, en regard des cinq maisons, cinq chauffours. Pas davantage. A Fin-qu'Amount, les femmes sont vierges ou veuves ; la Roumèque a dispersé les fiancés et les maris. N'a-t-elle pas été aidée, du reste, par le voisinage de Septeille, la grande ville, dont on voit les lumières, la nuit, quand il n'y a pas de brouillard ? Partis pour Septeille, quelques Fin-qu'Amountois y sont restés ; l'espoir du gain a, en cinq ans, entraîné les autres. Mais, vierges ou veuves, les femmes ont tenu ferme par fierté ; aucune n'a quitté le pic.

L'année dernière, il n'y avait qu'un homme à Fin-qu'Amount. Sans le malheur qui voulait qu'il eût un demi-siècle de trop, il eut pu aisément choisir une amoureuse parmi toutes les femmes qui l'entouraient. Aveugle, manchot, cul-de-jatte, il se laissait, faute de mieux, nourrir et dorloter par ses compagnes, avec la gravité protectrice des êtres dont la barbe et le nom se perdent sous les vieilles neiges. On l'appelait L'Homme par respect. Au demeurant, il n'y avait pas de confusion possible.

L'Homme était heureux, les années ayant mis du baume sur ses peines. Tout au plus, lui arrivait-il parfois, à la veillée, de raconter, en jurant par Adonai, l'histoire de sa descendance. Il avait été beau jadis, et sa femme Nahama lui avait donné deux filles désinvoltes et vertueuses. L'une était morte. L'autre, mariée à Esau, fils de Noë-Philippe, avait eu trois enfants : deux jumelles, la brune Agar-Hugueline et la blonde Agar-Cathinou, puis un mâle, Nahath, que la Roumèque avait volé.

L'Homme se souvenait qu'un dimanche, Esau était rentré chez lui sans l'enfant. Il revenait d'Afite où il était allé en braconnage. Nahath était resté sur la route de Septeille, au pied même du pic, à cueillir des escargots et des mûres, tandis que son père chassait. Au retour de celui-ci, le petit garçon avait disparu. — De là dataient les deuils successifs de L'Homme qui, en trente mois, avait enterré Nahama, ses deux filles, son gendre et la brune Agar-Hugueline. Devenu aveugle, à force de pleurer, il

s'était finalement aux trois quarts démoli en roulant du haut du pic au fond de la vallée. Tant bien que mal, avec l'aide d'une rebouteuse nommée Travancade, la blonde Agar-Cathinou l'avait rafistolé. Et cette Cathinou, qui maintenant frisait la trentaine, était chauffournière et dévorée d'amour, — comme toutes les Fin-qu'Amountois, depuis qu'il n'y avait plus de Fin-qu'Amountois.

Elle était liée d'amitié solide à une fille de dix-huit ans, de chair superbe, au nez relevé et volontaire, aux yeux noirs, semés de points d'or. Agar-Cathinou et Mététabél habitaient la même maison, travaillaient au même chauffour, se confiaient leurs mêmes rêves. Mais, si le travail de Cathinou était mieux fait que celui de Mététabél, les rêves de Mététabél étaient plus beaux que ceux de sa camarade. Elles en convenaient de bonne foi, le samedi, en descendant ensemble dans la vallée. Là, blotties derrière les genêts, elles se réjouissaient à épier le passage des rouliers sur la route de Septeille. Les rouliers étaient rares dans ce pays quasi-sauvage ; il y avait des samedis où il n'en passait pas un seul. Ces jours-là, les filles remontaient à Fin-qu'Amount, l'âme plus vidée que jamais. Du reste, leur curiosité était purement sentimentale ; — que le roulier passât ou non, elles n'en demeuraient pas moins invisibles, tremblantes parmi les genêts.

Un samedi, elles s'étaient attardées au milieu des bouleaux et des frênes. La nuit les surprit avant même qu'elles eussent atteint le pied du pic auquel le clair-obscur donnait un relief extraordinaire. Les hiboux s'éveillaient. Et elles hâtaient le pas, Agar-Cathinou devant, Mététabél derrière, effrayées par le frissonnement des rayons de lune à travers les feuilles.

« Oh ! Adonai ! balbutia Cathinou tout à coup arrêtée, on marche, là-bas, dans les herbes ! »

— Une source, sans doute, » fit Mététabél en prêtant l'oreille.

Le bruit se rapprochait. Une voix aiguë qui fredonnait une chanson bizarre, un froissement de feuilles sèches et, par intervalles, des battements de mains.

Les filles s'étaient glissées dans un ravin, leurs têtes seules dépassant le talus, et regardant de tous leurs yeux. Elles n'osaient pas parler, se touchaient peureusement du coude, avec une vacillation des jambes. Devant elles, c'était une éclaircie, plane comme un lac, blonde au milieu des merisiers, et que la lune commençait à inonder de clarté douce. On ne voyait pas plus loin. Mais, peu à peu, malgré la voix qui fredonnait toujours, Mététabél se rassérénait. Elle alla jusqu'à plaisanter : « Dis donc, Cathinou, ça doit être un homme. »

— La Roumèque plutôt, soupira l'autre. Si c'était un homme, vois-tu, nous comprendrions ce qu'il chante. »

Mététabél s'entêta : « Il chante peut-être en français ! » Presque aussitôt, Agar-Cathinou s'affaissa au fond du ravin, foudroyée par la peur.

« Je l'ai vue, je l'ai vue ! dit-elle en claquant des dents. La Roumèque, oui, là, dans l'éclaircie !... Elle est verte, un tas de plumes sur la tête, des pattes longues, longues !... Une manière de serpent, ou de lézard, ou de chauve-souris, ou de grenouille, ou les quatre ensemble ! Quel'on ne sait point. »

Et elle se mit en prière, le front dans l'herbe mouillée. Cependant, la Roumèque s'était étendue à même le sol, la nuque appuyée contre le tronc d'un merisier. Elle paraissait lasse, ne battait



plus des mains, ne chantait plus ; et ses yeux erraient autour d'elle, — de beaux yeux bleus, tristes, que des larmes gonflaient. Elle avait une couverture sur son épaule ; elle s'en enveloppa. Lentement, ses paupières s'alourdirent, elle s'endormit, respirant très fort. Dans le ravin, les filles n'avaient pas bougé, pressées l'une contre l'autre. Les hiboux étaient éveillés ; les sources fluaient ; la lune montait. Comme il devait être tard ! Et Méhétabél murmura : « Je gage qu'ELLE est partie. »

Il ne lui déplaisait pas de montrer combien elle était courageuse. Et elle se dressa doucement le long du talus, le nez gonflé, ouvrant un œil, ouvrant les deux, baissant tout d'un coup la tête et la haussant, par-ci par-là, pour ouvrir les yeux de nouveau. D'abord, elle n'aperçut personne, la couleur de la Roumèque se confondant avec celle des végétations dans lesquelles elle était couchée. Elle distingua, pourtant, le visage pâle de la Bête, des cils en arc, un front bombé, des lèvres rouges au point qu'elles semblaient saigner. Ensuite, ce furent les mains réunies sous la nuque et les pieds roidis, chaussés de vert. Méhétabél frissonnait ; toutefois, contre son attente, elle était plutôt attirée qu'effrayée. Et elle s'étonnait que la Roumèque eût l'air si tendre, que ses cils fussent si beaux.

« Eh bien, questionna Agar-Cathinou au fond du ravin, est-ce qu'ELLE est partie ? »

— ELLE est charmante ô Cathinou !... Laisse un moment, va, laisse, laisse ! » répondit Méhétabél que l'idée de s'enfuir attristait soudainement. Elle ajouta, sans tourner la tête : « ELLE te ressemble beaucoup. »

Mais la descendante de L'Homme ne songeait qu'à partir. Et les filles s'éloignèrent en hâte, firent un long détour afin d'éviter la Roumèque, escaladèrent le pic au trot, les souliers à la main et les jupons aussi. Elles tombèrent, sur le minuit, suffoquées, les joues écarlates, tout en nage, au milieu des Fin-qu'Amoun-toises éplorées. Celles-ci, rangées en ellipse, invectivaient déjà la Bête, chaque visage en pleurs, chaque poing serré vers le ciel. Sur une roche en forme de poivrière, L'Homme accroupi lissait de son bras unique ses cheveux blancs et clairs. Et Travancade, dont le fils avait naguère été trouvé au fond d'une citerne, Travancade, la rebouteuse, ne finissait point de vociférer. Lorsqu'elle eut appris que la Roumèque était endormie dans la vallée, elle proposa une descente immédiate, en armes, avec Méhétabél et Agar-Cathinou comme éclaireurs.

« Travancade a raison, dit l'ancêtre. Apportez des pioches, des fourches, les pelles des chauffours ! »

Puis, avec un geste héroïque : « J'en veux être !... On me traitera. »

— Mort à la Roumèque ! » rugit Travancade déchevelée, son bras maigre imposé sur la forêt d'Afitte.

Et cent autres bras se tendirent : « Mort à la Roumèque ! Mort ! Mort ! »

Bientôt, chacun fut prêt : la rebouteuse en avant, une hache sur l'épaule ; ensuite, par rang d'âge, toutes armées de lattes, de hoyaux, de pelles et de scies, les vieilles femmes en coiffe noire, les femmes mûres en coiffe jaune et les vierges tête nue. Deux de ces dernières avaient hissé L'Homme sur leur dos ; et il souriait dans une grimace d'aveugle, les jambes trop écartées. Néanmoins, on ne partait pas ; on attendait les éclaireurs.

A l'insu l'une de l'autre, Méhétabél et Cathinou avaient disparu au milieu des préparatifs. Celle-ci, terrifiée à la pensée de rencontrer de nouveau la Roumèque, s'était cachée derrière un chauffour, le nez dans son tablier, près de défaillir. Quant à Méhétabél, elle avait tout de suite réfléchi sur le choix d'un moyen qui sauverait la jolie bête verte. Egayer les recherches de la bande armée ? La chose eût été possible sans la présence de Cathinou qui savait bien que la Bête reposait dans l'éclaircie. Prévenir la Bête ? Et pourquoi pas ? Oui, pourquoi pas ? Et la vaillante s'esquiva, dégringolant de roche en roche, se coulant parmi les haies vives, risquant sa vie pour arriver plus tôt.

La nuit était toujours limpide ; des lumières blanches glissaient le long des feuilles, couraient en écharpes d'argent sur la terre verdie de mousse. Une fraîcheur molle montait des sources, tombait des hêtres ; et, dans les merisiers, des fruits rouges brillaient ainsi que des étoiles. Méhétabél, accoudée au revêtement du ravin, contempla longuement la Roumèque dont la lune illuminait la perruque droite, en cône, la fossette et les cils baissés. Qu'allait-elle lui dire ? Des peurs l'envahissaient.

Et cependant, les Fin-qu'Amoun-toises, lasses d'attendre, avaient résolu de battre la vallée sans Agar-Cathinou, sans Méhétabél. Brusquement, celle-ci les aperçut qui descendaient du pic, Travancade brandissant sa hache, l'Homme dominant toute la troupe de sa tête grimacière et de son bras.

Et une nouvelle extase ravit la jeune fille. La lune baignait le corps de la Roumèque, abandonnant le visage dans l'ombre, détachant de l'herbe les épaules, les reins et les genoux verts. En s'approchant d'elle, sur la pointe des pieds, Méhétabél cédait à une attraction mystérieuse si puissante qu'elle se blessa dans les ronces, sans le sentir. Son cœur s'était arrêté ; une fièvre la brûlait aux tempes et le clignotement continu de ses paupières lui faisait croire à chaque instant que la Roumèque se réveillait. Sans frayeur aucune, uniquement troublée d'une émotion délicieuse et inéprouvée, elle se trouva côte à côte avec la Bête.

Qu'allait-elle lui dire ? Elle hésita encore, secouée d'un frisson crispant et adorable.

Et elle ne lui dit rien, l'embrassant d'abord au front, faiblement ; puis sur les paupières, et cela l'enivrait ; à la fin sur la bouche, et avec une telle violence qu'elle défaillit tout d'un coup.

Bien que tirée du sommeil, maintenant, la Roumèque paraissait extravaguer, ses yeux bleus égarés dans un incomparable émerveillement. Et elle aussi demeura muette, jusqu'à ce que : « Comment vous appelez-vous ? » interrogea enfin Méhétabél en langue provençale.

L'autre, n'ayant pas compris cette phrase, demanda en français : « Comment vous appelez-vous ? »

— Ce n'est point un nom, » bouda-t-elle, ne comprenant pas non plus.

Et, comme la Bête se taisait : « Moi, voyez-vous, je suis de Fin-qu'Amount, là-haut, tout là-haut. On me dit Méhétabéel. — Vous ne savez peut-être pas le français, fit la Bête. Quelqu'un le sait-il dans votre pays ? »
Et la belle reprit, en l'enlaçant : « Ah ! par Adonai ! répondez-moi, je vous en prie... Avouez-moi et je vous aimerai... Et, déjà, je vous aime !... Est-ce que vous me voulez du mal ? »

Mais il fallut dialoguer par signes ; et le dialogue s'éternisait. A peine Méhétabéel apprit-elle que la Roumèque était un homme, un jeune homme, un très vrai jeune homme qui arrivait du côté de Septeille. Et à peine le jeune homme apprit-il que Méhétabéel habitait Fin-qu'Amount, à la cime du pic, dans les nuages et le vent. Il comprit, cependant, clairement que des femmes parcouraient en ce moment la vallée dans le but de le mettre à mort. Et il entendait, d'ailleurs, les cris de ces femmes, le choc des pelles, la plainte des buissons fouaillés.

« Mort à la Roumèque ! Mort ! Mort ! »

D'un baiser dont il devina l'angoisse : « Suivez-moi. Je vous cacherai », suggéra Méhétabéel.

Et, souriant, il se laissa guider à travers les vieux arbres, le dos tourné à la lune, à Fin-qu'Amount, aux clameurs. L'atmosphère fraîchissait aux approches du matin. Il s'enveloppa de sa couverture, seul d'abord, ensuite hanche à hanche avec Méhétabéel. Et c'était lui, assurément, c'était lui le plus frémis-sant, le plus tendre et le plus timide !

Oh ! elle lui fit une vie douce, pleine de charmes im-

prévus. Elle lui apportait, tous les soirs, une pan-née d'œufs durs, de cervelas, de grotilions, de gâteaux de maïs, de confitures à la crème. Elle lui apportait son beau corps, de la jeunesse, des caresses. Ils sou-paient, ils aimaient, ils dormaient à la bonne étoile. A l'aube, elle se dérobait ; et lui, de jour en

jour plus enamouré, attendait le retour de la nuit dans d'impatientes tristesses. Les heures de soleil étaient lentes ; il souffrait beaucoup d'être, pour obéir à Méhétabéel, contraint à se cacher, à vivre un peu comme une orfraie, guet-tant l'instant des crépuscules. De plus, une curiosité instinctive le poussait vers le pic dont la haute, l'étrange silhouette l'obsédait. N'était-ce pas vers lui qu'il avait marché, en s'enfuyant du cirque où ses sauts périlleux et ses grands écarts avaient amusé tant de foules ? Était-ce simplement vers l'amie qu'il avait trouvée ?

Lorsqu'il avait quitté Septeille, en cet habit de clown, à l'issue d'un spectacle de gala, il avait délibérément pris la route d'Afitte. Comment, — d'où la connaissait-il ? Pourquoi avait-il la certitude de débouquer au pied d'une montagne abrupte, dans une vallée où l'on cueillait des mûres et des escargots ? En chemin, il avait croisé deux rousiers ; leurs charrettes étaient chargées de chaux ; — et il avait tressailli quand l'un d'eux avait appelé un enfant assis sur un talus, à une centaine de mètres en arrière : « Vènes, Nahath ! »

— Nahath ? avait demandé le jeune homme. Vous avez appelé Nahath, dites, monsieur ? »

Certes, le rousier n'avait pas compris ; car il avait fait claquer son fouet, en clappant de la langue. Mais, à la nuit suivante, le clown avait aperçu Fin-qu'Amount, blanc dans l'horizon bleu ; et une invraisemblable joie avait resserré sa poitrine, brisé ses jambes et mouillé sa face. Et voici que, dorénavant, il lui était défendu d'escalader le pic, de se promener même sous les merisiers couverts de fruits. Obéirait-il ?

La pensée de perdre les baisers de la belle aux yeux semés d'or le rendait lâche.

Et il plut ; et le ciel s'éclaircit. Il plut encore ; le vent du nord abat-tit la pluie ; et, tiède et rose, le matin du samedi arriva sans qu'aucun

incident nouveau eût marqué la semaine.

Ce matin-là, Méhétabéel s'ingénia pour distraire Agar-Cathinou et descendit sans elle dans la vallée. En huit jours, elle était devenue une personne cachottière et jalouse. Elle avait trouvé le moyen d'apprendre toute l'histoire de son ami, sans avouer un geste de la sienne. Dès que le clown la questionnait sur Fin-qu'Amount, elle lui répondait par des signes si maladroits qu'il n'en saisissait pas un seul. Ne sentait-elle point que si elle eût conduit ce démon-là à Fin-qu'Amount et l'y eût donné pour ce qu'il valait, les juives l'eussent épargné ? En vérité, Méhétabéel redoutait que leur pitié ne fût trop tendre.

Etendu sur l'herbe, non loin d'elle, le clown considérait le pic, les toits jaunes des chaufours, la grosse poulie de la citerne, les choucas droits au flanc de la montagne. Il ne parlait point, sa houppe de cheveux verts mélancoliquement rabattue sur son front. Par intervalles, il se frappait les tempes ; ses lèvres se plissaient d'un émoi vague ; et ses regards, après avoir suivi le sentier plongeant dans la vallée, fouillaient les clairières semées de primevères, les massifs de houx, les liserons qui grim-paient aux frênes, pareils aux broderies d'une robe de fée. Au delà, en remblai, tortillée comme un orvet, c'était la route de Septeille, tantôt rouge, tantôt grise et, plus loin, couleur du temps.

« A quoi rêves-tu ? dit Méhétabéel d'une étreinte jalouse. Et ces chers yeux, que cherchent-ils ? — Nahath ! » sanglota-t-il.

Il montra le pic, puis la route. Il répéta : « Nahath ! »

Mais Méhétabéel fit un gémissement. Et elle attira le jeune homme contre elle. Et elle le dévisageait, immobile, lui pressant les mains, s'exclamant : « Adonai ! Ah ! Dieu des dieux ! »

Et elle le dévisageait toujours, lente à penser, attendant, comme en un songe extraordinaire.

C'était donc lui l'arrière-fils de L'Homme, ce Nahath que la Roumèque avait enlevé, voilà quinze ans, un soir que, tout petit, il ramassait des mûres sur cette route couleur des jours et grise et rouge, alors ainsi que maintenant ? Que ne l'avait-elle point préconçu tout de suite, à l'heure même où elle



avait remarqué sa ressemblance avec la blonde Cathinou? Elle s'aperçut qu'il pleurait sur ses genoux; et, comme la nuit était tombée, elle monta querir des vivres à Fin-qu'Amount, sans oser faire un signe au clown. Et elle allait, la taille courbe, les dents serrées; et le sang avait disparu de ses joues et de ses lèvres. Et elle ne se doutait point que le jeune homme la suivait.

Il la suivait obstinément, à l'aveuglette, se heurtant aux roches, s'égratignant aux épines. Au pied du pic, il la perdit de vue. Mais, ayant découvert le sentier, il commença la montée.

Arrivé au village, sur la place polygonale, il ne trouva personne. En revanche, il ne fut point surpris de l'aspect de Fin-qu'Amount. La citerne arrondissait sa margelle; les chaufours fumaient; au vent, les mûriers palpaient de leurs branches grêles. Les cinq habitations creusées dans le granit, n'étaient-elles pas aussi creusées dans son rêve? Il n'avait très certainement pas cessé de les rêver ainsi, sombres, dures, avec leurs portes monolithes, leur double ligne de lucarnes et leur faite de tithymales où nichaient des oiseaux de nuit. Et, frappé d'une joie trop forte, il se tendit sur les jarrets. Il fit un tour entier en l'air.

Un nouveau bond. Un grand écart. Il rétrograda sur les mains, la tête en battant de cloche, les bouffettes de ses brodequins pareilles à des fleurs qui fuient. L'arbre droit. Des moulins. Des bonds encore. D'un triple saut il franchit la margelle.

« La Roumèque! la Roumèque! gronda Travancade, sa tête décharnée émergeant tragiquement d'une lucarne.

Et, de tout ce qu'elle avait de voix :

— *Es Elo!... C'est ELLE! Compagnonnes, aux armes!* »

En un instant, le malheureux fut empoigné, renversé, bâillonné, garrotté, toutes les juives autour de lui, insultantes et furibondes.

Agar-Cathinou, poltronne, au dernier rang, reconnaissait la bête verte : « *Es Elo! Es ben Elo!...* Il n'y a pas le moindre doute... Oh! vite, tuez-la!

— Dans la citerne! hurlait la rebouteuse. Comme mon enfant, que je vous dis.

— Que je vous dis qu'il faut la faire rôtir vive, conseillait une veuve en coiffe jaune. Boutons-là dans un chaufour. ELLE souffrira davantage. »

L'Homme survint, ratatiné, porté par deux jeunes filles.

« Est-ce que la Bête ne peut pas s'enfuir? » demanda-t-il.

Il reprit gravement : « Nous allons la juger. »

On traîna la Roumèque jusqu'au seuil de la première habitation. Les bras ligottés sur l'échine, la face contre terre, elle ne se plaignait, elle ne bougeait pas. Les Fin-qu'Amountoises s'accroupirent en ellipse, L'Homme seul assis dans une cathédre de buis. La nuit était très noire.

« Qu'on lui ôte le bâillon, » commanda L'Homme, en provençal.

Et aussitôt : « Je suis Nahath. Interrogez

Méhétabéel, supplia la Roumèque, en français. Et vous... Ah! comment se peut-il que nous ne nous entendions pas!...

Oui, vous, vous êtes mon grand-père!

— Qu'est-ce qu'ELLE dit? » interrompit L'Homme grimaçant.

Et, en vérité, pas plus que le vieillard, les femmes n'avaient com-

pris. Alors, le clown sentit qu'il était perdu; sa chair se glaça d'épouvante.

« Méhétabéel! » cria-t-il, cependant, par trois fois.

Ensuite, ses paupières se fermèrent. Il reconnut la voix des grillons qui bruyaient dans l'âtre, comme autrefois; — et il s'était évanoui.

L'Homme prononça :

« Si ELLE ne s'explique point, ELLE est toute jugée. Nous allons lui crever les yeux, l'essoriller, lui arracher la langue.

— Dans la citerne! grommela Travancade. Comme mon enfant.

— Non, dans un chaufour, insista la veuve. ELLE souffrira bien plus!

Calme, L'Homme reprit, avec sa grimace d'aveugle :

— Lorsque ses yeux seront crevés, que sa langue sera arrachée, qu'ELLE n'aura plus d'oreilles, nous la scierons en deux. Une moitié pour le chaufour; l'autre moitié pour la citerne. »

De nouveau, il fut interrompu.

Et cette fois, c'était Méhétabéel qui retournait de la vallée d'Afitte. Consternée de n'y avoir pas trouvé le clown, elle avait présumé qu'il avait désobéi, qu'il était monté à Fin-qu'Amount. Comme elle avait pris un raccourci, ils ne s'étaient pas rencontrés en chemin. Et, en grande hâte, elle était revenue sur ses pas, pressentant un danger immédiat, gardant, malgré tout, l'espoir d'arriver à temps pour le conjurer. La nuit était moins obscure; quelques étoiles avaient bleui, quand, à mi-côte, elle avait perçu l'appel désespéré de son ami.

En le voyant garrotté, sans mouvement, son beau visage à ras du sol :

« Vous l'avez tué! » menaça-t-elle.

Travancade dit : « Pas encore. A cause que nous t'attendions. »

Et Méhétabéel agenouillée : « Déliez-le, délivrez-le... Lui, la Roumèque? C'est un homme! Je le sais bien. Il m'a aimée! »

Puis, brusquement : « Démentes que vous êtes! Démentes, c'est Nahath! »

Mais il lui fallut parlementer beaucoup avant de se faire écouter. Il lui fallut avouer de ces choses!... Il lui fallut révéler des mystères qui lui faisaient battre les cils. Il lui fallut... Ma foi! il lui fallut...

Alors, on délia le clown.

On le flatta, on le berça, on lui lava le front d'essences. Chacune l'enlaçait, l'interpellait, le respirait. L'Homme le bénissait et bénissait le ciel. Cathinou sanglotait de joie. Et les juives le promènèrent en triomphe jusqu'aux chaufours.

Et lui s'abandonnait, à peine surpris de ce soudain retour des Fin-qu'Amountoises. Et il se grisait du parfum des sauges, du chant des grillons, du bonheur d'avoir recouvré son pays. Et il se grisait de la rosée qui dégouttait dans les ténèbres.

Et, comme il souriait, au hasard, à toutes les femmes, Méhétabéel demeura seule près de la cathédre de buis. Et, jalouse, le froid au cœur, se figurant que les étoiles s'éteignaient :

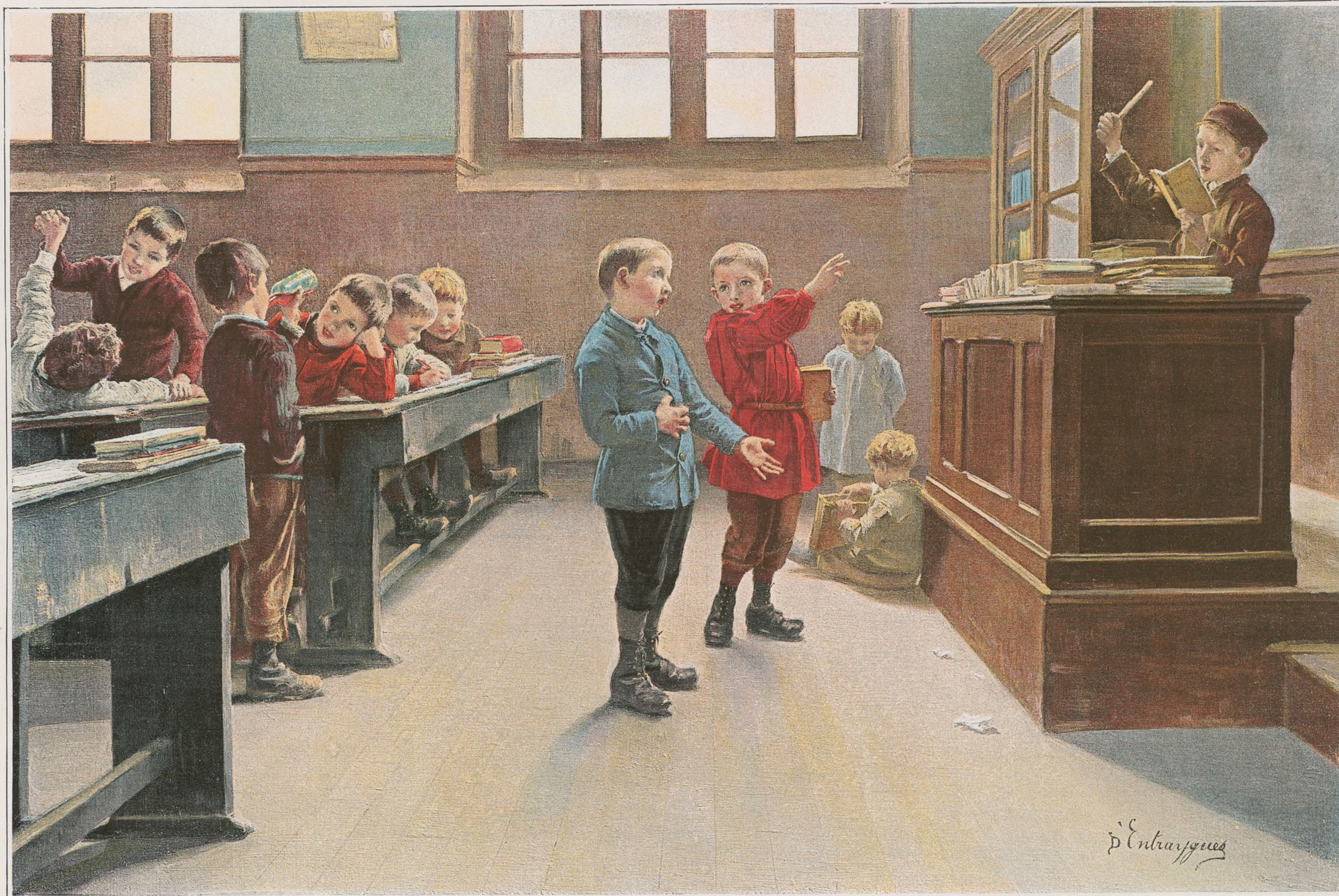
« Adonai, bégayait-elle, se peut-il qu'il m'oublie déjà? »

FERNAND MAZADE.

Illustrations
de
Laurent-Desrousseaux.



D'ENTRAYGUES



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

LE MAITRE IMPROVISÉ

Ayuntamiento de Madrid

La Vénérerie sous Charles X

PAR FRÉDÉRIC MASSON

CHARLES X, c'est le Roi chasseur : à son nom, de tous les coins de l'horizon, il semble que des fanfares répondent en échos sonnant *la Royale*. Il est des souverains que l'imagination populaire ne se figure que sur un champ de bataille : elle ne voit le dernier des rois de France qu'à la chasse ou dans son oratoire. Mais la chasse l'emporte encore : c'est que, cinq années durant, tous les matins, les journaux de l'opposition — les seuls qu'on lise — inséraient obligatoirement cette phrase : *Aujourd'hui — ou hier — ou avant-hier, Sa Majesté a chassé dans les bois de Verrières. Après-demain, ou demain, Sa Majesté chassera dans les bois de Meudon.* Pour deux chasses, le mot *chasse* avait passé six fois sous les yeux du public, et de cette répétition quotidienne restait dans l'esprit de tous la conviction que le Roi, nouvel Hippolyte, ne savait et ne pouvait que chasser.

Tout y concourt, le théâtre comme le journal : dans une pièce de MM. Etienne Arago et Duvert qui eut grand succès au Vaude-

ville, le 17 août 1830, un Anglais, l'Anglais classique mais celui-ci généreux et libéraire, chante ce couplet demeuré célèbre :

Dans les bois, tout le temps qu'il passe,
Est perdu pour notre bonheur.
Ce prince, il aime trop la chasse,
Je n'aime pas un roi chasseur,
Cet exercice enduret trop le cœur. (bis)
Verser le sang avec indifférence,
Vous voyez où cela conduit.
C'est par le gibier qu'on commence,
C'est par le peuple qu'on finit ! (bis)

Et la caricature aussi : On se souvient cette lithographie de Decamps, où le vieux Roi, du haut d'un fauteuil de malade, arrangé en trône, tire un lapin mécanique que promène, au bout d'une ficelle, un très vieux chambellan. Les légitimistes sportsmen de *la Mode* publient les *Chasses de Charles X*. La peinture



CHASSE DU DAIM A VERRIÈRE.

enfin : Dans ce règne, nul fait de guerre qui tente les artistes. Navarin, c'est peu attrayant. L'expédition d'Alger, c'est Horace Vernet qui la peindra mais sans M. de Bourmont. Que reste-t-il ? Des fêtes, surtout des chasses.

De tous ces éléments s'est bâtie la légende. La chasse étant l'unique occupation de Charles X, on en conclut que la Vénérerie a été un des services les plus importants de la Liste civile ; un peu plus, ou s'imaginerait qu'elle a été rétablie telle qu'avant 1789.

Il faut en rabattre : on est loin, de 1825 à 1830, de cette multiplicité de fonctions, déguisées sous les rubriques les plus diverses, où par tradition étaient installés avant 1789, tant d'officiers et de commensaux. La *Vénérerie* proprement dite sous Louis XV et Louis XVI avait pour personnel le Grand Veneur, un lieutenant ordinaire, huit lieutenants, quatre sous-lieutenants, quarante-quatre gentilshommes, un écuyer, un sous-écuyer, deux pages, un piqueur, huit valets de limiers, dix-neuf valets de chiens, un boulanger, quatre piqueurs cavalcadours, un délivreur, un sellier, un maréchal, soixante-six palefreniers. A côté du Grand Veneur, le *Capitaine général des toiles de chasse, tentes et pavillons du Roi et équipage du sanglier* avait un service indépendant avec quatre lieutenants, quatre sous-lieutenants, huit gentilshommes, quatre piqueurs, six valets de limiers, trois gardes-

levriers, deux valets de chiens, quatre valets de chiens ordinaires, deux gardes de grands levriers, deux officiers pour la garde des grands levriers, un commissaire des toiles, un commissaire rhabilleur des toiles, un fourrier, un capitaine des charrois, un boulanger, un maréchal-ferrant, vingt archers des toiles, un châtreur de chiens, quinze petits officiers et quatorze gardes des toiles de chasse. Puis venait le Grand Louvetier avec un lieutenant général, un lieutenant, un sous-lieutenant, dix piqueurs, un boulanger, un capitaine du charroi, dix valets de limiers, huit valets de chiens courants, deux garçons pour dresser les limiers, un pourvoyeur, un maréchal, un sellier, huit gardes des grands levriers, quatre sergents louvetiers. A la *Chambre du Roi* il y avait en surplus l'*équipage des levrettes et des levriers de la chambre du Roi et les petits chiens de la Chambre du Roi*, « qui sont les chiens qu'on donne au Roi pour chasser, soit comme chiens couchants et chiens à tirer en volant. »

A la Grande Fauconnerie, deux vols pour milan, chacun avec un chef, un lieutenant chef, un maître fauconnier, cinq piqueurs et un porte-duc, un vol pour héron, deux vols pour corneille, un vol pour les champs, un vol pour rivières, un vol pour pie, un vol pour lièvre ; en dehors de la Grande Fauconnerie, deux équipages complets : l'un, dit équipage de la *Chambre du Roi*, com-

prenait un vol pour les champs, un vol pour pie, et un équipage créé en 1676 sous le nom de fauconnerie ordinaire pour toutes sortes d'oiseaux et pour voler toute l'année, même à l'armée. L'autre équipage, dit du *cabinet du Roi*, comprenait un vol pour corneille, un vol pour pie, un vol pour les champs, un vol pour émerillon et un vol pour lièvre.

Avec tous ces équipages et sans doute diverses autres petites meutes telles que *les six chiens* qui formaient le *petit équipage*. Louis XVI, de 1774 à 1787, a tué 189,251 pièces et pris 1,274 cerfs. En une seule année, l'année 1780, il a tué 20,534 pièces et pris 128 cerfs.

En comparaison de la dépense que devait entraîner ce personnel, auquel il conviendrait d'ajouter encore le personnel de

toutes les capitaineries, qu'est-ce que la dépense de la Vénérerie sous la Restauration ! A son retour en France, Louis XVIII avait trouvé les services de la Maison du Souverain et la Vénérerie en particulier, merveilleusement organisés. Napoléon disait à Sainte-Hélène que « sa chasse, à quelques particularités près, inutiles ou ridicules, comme celle du faucon et autres, était aussi splendide, aussi nombreuse, aussi bruyante que celle de Louis XVI, et qu'elle ne lui coûtait annuellement, que 400,000 fr., tandis qu'elle revenait au Roi à 7 millions. » Les chiffres indiqués sont exacts. La Vénérerie a coûté, en effet, de 1805 à 1814 de 370 à 420,000 francs. En 1811, il y eut une augmentation de 20,000 francs applicable à un petit équipage de vol, organisé en Hollande pour le roi Louis et qui, à la réunion à l'Empire, fut appelé en



CHASSE AU DAIM.

France ; il n'y réussit point et fut licencié en 1813. Sur les 420,000 francs qui formaient le budget annuel ordinaire, toutes les dépenses de tous les genres se trouvaient exactement et intégralement comprises, au contraire de ce qui se passait avant 1789, où l'on peut seulement additionner les traitements et les gages, mais où l'habillement, les achats de matériel, la nourriture des hommes, des chevaux et des chiens, échappent à toute investigation. De plus, dans la Maison de l'Empereur, nul privilège pour *les commensaux*. Un personnel d'une probité inattaquable était chargé de pointer, vérifier, contrôler, en telle façon que le vol semblait impossible, aussi bien que le gaspillage. Par exemple, un article spécial visait le cas où Leurs Majestés dineraient ou déjeuneraient dans les parties de chasse et ordonnait le repas qui serait, à cette occasion, distribué aux gardes des piquets d'escorte : un morceau de viande froide ou de fromage, une livre de pain et une bouteille de vin.

Au lieu de cette armée de veneurs qui entouraient Louis XV et Louis XVI, Napoléon n'avait en tout que sept officiers des chasses : le grand veneur Berthier, le capitaine commandant la vénérerie, M. Randon d'Hanneucourt ; deux lieutenants de la vénérerie, MM. de Bongars et de Cacqueray, un capitaine des chasses à tir, le comte Alexandre de Girardin et un lieutenant des chasses porte-arquebuse, M. de Beauterne. Ce personnel encore ne s'était créé que petit à petit. Berthier, n'avait guère la tradition de la vénérerie et eût été incapable d'organiser seul ce grand service qui, dans l'esprit de Napoléon, était indispensable à l'éclat de la couronne. On ne s'improvise point veneur en achetant quelques chevaux et quelques chiens, en engageant des domestiques qui sonnent de la trompe, et en courant à travers des forêts. Il faut au veneur une science qui ne s'acquiert point uniquement dans des livres et qui ne se communique même point en quelques leçons. Il lui faut une pratique longue et patiente, un ensemble de traditions pieusement recueillies, que lentement et avec méthode transmettent à leurs fils des pères qui, eux-mêmes, les ont reçues d'ancêtres chasseurs. Pour massacrer du gibier, il peut

suffire, comme on le voit à présent, de payer des faisans, des perdreaux, des gardes et des rabatteurs, d'acheter des fusils et de brûler des cartouches ; mais à un veneur il faut de la race. Or, ceux qui menaient les chasses de Napoléon avaient d'enfance reçu l'éducation qui convient. Dans la famille de Bongars on trouve un commandant de la vénérerie de Louis XV, un employé à l'équipage de Don Philippe de Parme, deux écuyers de la Vénérerie, un capitaine des chasses du prince de Dombes, un écuyer commandant de la Vénérerie sous Louis XVI. Joseph-Barthélemy-Clair de Bongars, le lieutenant de la Vénérerie impériale, avait débuté page de la Vénérerie sous Louis XVI, de même que M. de Cacqueray de Pleine-Sevette dont la famille avait des alliances avec celle de Bongars et alternait avec elle dans les charges de la Vénérerie. Antoine de Beauterne, le porte-arquebuse, avait eu son bisaïeul porte-arquebuse de Louis XV, son aïeul porte-arquebuse de Louis XIV. Chez tous ces hommes qui forment la Vénérerie impériale, l'instinct et la science de la chasse sont dans le sang. Vainement sont-ils royalistes d'opinion, si royalistes que quarante Cacqueray étaient, en 1792, à l'armée des Princes, et que douze ont péri en combattant pour le Roi ; vainement sont-ils liés à la Maison du Roi par ces attaches familiales qui depuis des siècles les font graviter uniquement dans l'orbite des *Plaisirs royaux* ; d'abord et avant tout il faut qu'ils chassent, et dès qu'ils entendent un appel de cor, ils accourent. C'est, semble-t-il, Randon d'Hanneucourt qui les enrégimente. Lui, dès le début, a eu la confiance de Bonaparte pour ses chasses et a organisé la première meute qu'ait eue le Premier Consul. D'origine, tient-il à la Vénérerie ? cela doit être, mais peut-être pas à la Vénérerie royale. Il a été officier au régiment de Chartres-dragons du 5 avril 1780 au 1^{er} mai 1788. Plus tard, il est entré dans l'administration des forêts où bientôt il a cumulé le titre d'inspecteur avec celui de capitaine des chasses. Quant à Girardin, qui plus tard lui est adjoint et à qui est due l'organisation définitive de la Vénérerie, c'est le brillant aide de camp du prince de Neufchâtel, le fils de ce René-Louis Girardin, marquis de Bragy, vicomte d'Ermenon-

ville, qui fut le dernier protecteur de Jean-Jacques et dans la vie duquel la passion de la chasse tenait autant de place que l'amour de la nature.

Au-dessous de ces sept personnages, un secrétaire général, M. Froidure, centralisait les services : équipage de la vénerie et équipage du tiré. L'équipage de la vénerie coûtait en totalité

236,342 francs ; et l'équipage du tiré 38,858. Les dépenses générales comptaient pour 61,000 francs et représentaient l'habillement des officiers, les achats d'animaux de menu gibier. 2,400 francs étaient attribués à Roustam, aide porte-arquebuse, sur le service du Grand écuyer, pour l'entretien des armes de guerre. Hors cette exception, nulle autre. L'équipage de la vénerie se composait,



CHASSE DU DAIM DANS LA FORÊT DE COMPIÈGNE.

pour le chenil de deux cents chiens, d'un premier piqueur, à 3,000 francs, d'un premier piqueur piquant, à 2,000 francs, de quatre piqueurs de vénerie à 1,800 francs, de cinq valets de limiers, quatre valets de chiens à cheval, neuf valets de chiens à pied et de deux surnuméraires. A l'écurie de cent chevaux, un premier piqueur, cinq brigadiers, vingt-deux palefreniers, deux surnuméraires, un sellier, trois postillons, un délivreur, deux conducteurs de voitures, un garçon maréchal, quatre portiers. Pour les toiles, en outre, un garçon ouvrier et une lingère. L'équipage du tiré comprenait un aide porte-arquebuse, deux armuriers, trois ramasseurs de gibier, trois postillons, deux palefreniers et un portier concierge, douze chevaux et quelques chiens.

Telle était la Vénerie impériale à la chute de Napoléon, telle elle est, sauf d'insignifiantes modifications, à la chute de Charles X. Des hommes, plusieurs sont morts ou retraités, mais ils ont été remplacés tête pour tête ; un seul, M. de Bongars, semble avoir été écarté en 1815. Tous les autres ont suivi les chiens, qu'ils chassent pour l'Empereur ou pour le Roi. Berthier, est demeuré grand veneur de Louis XVIII pendant la première Restauration. Au retour de Gand, on ne lui donna point immédiatement un successeur ; le duc de Richelieu, ne fut nommé qu'en 1819. Il mourut en 1822, et le marquis de Lauriston ne lui succéda qu'en 1824. De 1828, date de la mort du maréchal de Lauriston, à 1830, la charge resta sans titulaire. Mais ce fut toujours le comte Alexandre de Girardin qui, avec le titre de premier veneur, mena et dirigea tout. L'Empereur l'avait fait colonel, général de

division et comte de l'Empire, mais avant tout la nature l'avait fait chasseur. Secrétaire de la Vénerie en 1804, lieutenant en 1807, capitaine des chasses à tir, il avait été maintenu à la Restauration, et le 17 août 1819 avait été qualifié *premier veneur de France*. Le traitement était de 25,000 francs, mais ce n'était point l'argent qu'il chassait. Il portait à accroître les domaines réservés, à établir les tirés, à installer les faisanderies, une passion toute active. Un *Projet de législation sur les chasses* qu'il

présenta au Roi en 1817, et qui fut imprimé à l'imprimerie royale en 1824, en témoigne. Non seulement M. de Girardin y propose contre les vendeurs et détenteurs de gibier une série de pénalités empruntées à des règlements dont plusieurs remontent à 1556, non seulement il édicte contre les possesseurs d'engins de chasse prohibés, les propriétaires de chiens errants, les vendeurs d'œufs de perdrix, une série de mesures nouvelles, mais il prétend établir à l'état de loi écrite la coutume du droit de suite, qui, sous l'ancien régime, était seulement toléré et qui, M. de Girardin le reconnaît lui-même, a cessé absolument d'exister depuis 1789. Enfin, les mesures qu'il indique sur le port d'armes réservées aux plus forts imposés, se trouvent complétées par un projet de loi sur les *plaisirs du Roi* qui exproprie simple-



L'ENTRÉE DU BOIS.

ment du droit de chasse les propriétaires dont les biens sont situés aux environs de Compiègne, de Versailles, de Rambouillet, de Saint-Germain et de Fontainebleau. C'est un retour au régime féodal et l'abolition d'une des libertés dont les Français se sont montrés le plus jaloux, mais avec les chasseurs il n'y faut point regarder de près, et peut-être pour tout ce qui ne touchait pas à

la chasse, M. de Girardin était-il aussi libéral que l'était son frère Stanislas et que le fut son fils Emile.

En tous cas, nul service mieux organisé que le sien : secondé par ses collaborateurs du temps de l'Empire, qui tous (sauf Bongars) avaient été maintenus en fonctions, il n'avait point eu à augmenter d'un homme les équipages. Le personnel même avait plutôt diminué. Sur l'ensemble du budget, on devait néanmoins constater une augmentation puisque de 420,000 francs en 1813, il était passé en 1830 à 690,000 francs. En 1825 il était

à 593,038 fr. 80. Les augmentations du fait de Charles X montent donc à 100,000 francs. Ces augmentations tiennent à une dépense annuelle de 120,000 francs pour élevage de faisans, à un autre article de 24,000 francs pour nourriture du fauve, au prix plus élevé des chevaux (2,700 francs en moyenne), et enfin à l'accroissement des frais de bureaux et à l'enchérissement des denrées. Le compte définitif de l'année présentait normalement une dépense supérieure d'environ 100,000 francs à celle prévue par le budget primitif, soit pour gratifications, soit pour indem-



LES APPRÊTS DE LA CURÉE.

nités pour dégâts causés par le fauve. Ces augmentations ne sont point pourtant en proportion avec le nombre de prises et le chiffre du gibier tué. Girardin dans une notice qu'il rédigea pour le Roi de Naples, le 10 juin 1830, établit que l'équipage composé de cinq officiers, soixante-treize employés ou gagistes, quatre-vingt-dix chevaux et cent cinquante chiens chassant toute l'année, prenait ordinairement de quatre-vingts à cent cerfs. Or le nombre des chasses à courre a été seulement, de 53 en 1825, 51 en 1826, 55 en 1827, 52 en 1828 et 64 en 1829.

On chassait en janvier, février et mars dans la conservation de Saint-Germain, en avril dans celle de Versailles, en mai, juin et juillet dans celle de Rambouillet, en août et septembre dans celle de Compiègne, en octobre dans celle de Paris — ce qu'on appelait *les petits environs*, — en novembre et décembre dans celle de Fontainebleau.

Les chasses de hourrailllements, c'est-à-dire celles où le Roi tirait des grands animaux de toute espèce, soit dans des toiles, soit dans des parquets, soit en battues, avaient lieu douze fois par an : On en faisait huit à Marly (quelquefois plus, on en fait onze en 1830), deux à Compiègne et deux à Fontainebleau. Dans ces hourrailllements on tuait en général 140 biches, 90 daims ou daines, 300 chevreuils, 150 sangliers ; de 6 à 700 pièces. En général, pas plus de 4 fusils : le Roi, le dauphin (le duc d'Angoulême), le Capitaine des gardes de service et le Premier veneur. A Marly, dans les onze chasses de hourrailllements de 1830, on tue, à quatre fusils, 5 lièvres, 2 lapins, 85 biches, 35 faons de biches, 15 daims, 1 chevreuil,

68 sangliers, 52 marcassins, 3 pièces diverses ; au total 266 pièces.

Dans les chasses à tir on tuait par année de vingt-cinq à trente mille pièces (c'est-à-dire plus qu'avant 1789), dans soixante-dix tirés, divisés en tirés de primeur, au nombre de trente-six, et en tirés de battue au nombre de trente-quatre. Les tirés de battues étaient tous autour de Paris, dans les conservations de Paris, Versailles et Saint-Germain, sauf quatre à Compiègne ; les tirés de primeurs étaient partagés presque également entre toutes les conservations. Suivant les lieux ou la quantité de gibier, trois, cinq ou sept layons étaient pratiqués dans le tiré. Le layon du Roi était au milieu. La chasse à tir où, pour la première fois, on introduisait largement le gibier d'élevage, et où l'on ne semblait rien ménager pour atteindre des tableaux analogues à ceux que Louis XVI faisait avant la Révolution, visait surtout la plume, car les conservateurs des forêts veillaient attentivement à la destruction du lapin. Dans la seule saison 1817-1818, il est détruit dans les conservations de Paris, Versailles, Saint-Germain, Rambouillet et Fontainebleau, 28,608 lapins ; on n'en a plus à détruire que 15,096 en 1818-1819, et l'on tombe ensuite à des chiffres



CHASSE DANS LE BOIS DE MEUDON.

tout à fait normaux. Dans les tirés de battue où l'on ne chassait qu'une fois l'an, quatre-vingts rabatteurs, pendant une première journée amenaient le gibier, et le second jour, qui était le jour de chasse, cinquante rabatteurs seulement entraînaient dans le tiré. Les tirés établis autour des faisanderies étaient aménagés avec un soin extrême. On en faisait et refaisait le tracé, car la cartographie jouait pour les chasses un rôle important, et le nombre

de plans établi chaque année pour chacun des tirés réalisés ou projetés, est vraiment singulier. Il ne semble pas qu'on pût encore, en 1830, chasser sur les tirés d'eau dont on avait déterminé les emplacements sur les étangs de Saclé, de Saint-Quentin et de Saint-Hubert, mais déjà tout était disposé. Quant aux tirés du parc de Saint-Cloud, du parc de Boulogne, du parc de Vincennes, de Saint-Germain, de Versailles, de Marly, pour ne citer que ceux autour de Paris, ils pouvaient servir de modèle comme aménagement et comme installation.

La dépense, pour la construction des bâtiments nécessaires à la Vénérerie, n'était pas imputée sur la Vénérerie, et ces bâtiments étaient multipliés d'une façon toute royale. Non seulement, dans chaque conservation, on avait construit une faisanderie mais on avait multiplié les rendez-vous de chasse, les débottés du Roi, les débottés des veneurs, les corps de garde. Il est difficile d'entendre mieux les faisanderies : chacune contenait un logement pour le faisandier avec ses dépendances, des couvries, des bâtiments d'élèves, des magasins pour les grains et ustensiles, cent vingt parquets destinés à la ponte, le tout sur une étendue de douze hectares environ, affectée seulement à l'enceinte destinée à l'éducation du gibier. Ces faisanderies étaient calquées sur celle établie à Compiègne, et les instructions sur l'élève du faisan, rédigées sous la direction du Premier veneur, pourraient et devraient encore servir de guide.

De même que les constructions, les frais nécessités par la garde et l'entretien des forêts échappaient au budget de la Vénérerie, mais il en avait été de même sous l'Empire. Le système adopté par Napoléon, était sans doute plus économique, mais en faisant prévaloir ses idées de chasseur, M. de Girardin n'omit point les intérêts du domaine, car il contribua plus que tout autre à l'établissement de l'Ecole Forestière.

Un règlement du 10 décembre 1820, en ordonnant de l'habillement des Grands officiers de la Couronne et des Officiers de la Maison du Roi, avait maintenu à la Vénérerie la couleur distinctive qu'elle portait sous l'Empire : le vert. La petite tenue se composait d'un habit de drap doublé en soie ou en drap à retroussis et coupé comme l'uniforme des officiers généraux de l'armée ; broderies aux collets, parements, poches et bords de l'habit : la broderie des poches ornée de trois fleurs de lis pour les Grands-officiers, d'une seule pour les simples officiers.

Pourtant, et malgré le tableau de Carle Vernet qui doit sembler une autorité décisive, on trouve, dans tous les marchés d'ha-

billement de la livrée de la Vénérerie, le bleu et non le vert. Un témoin indique ainsi l'habit de chasse à tir : chapeau rond noir, habit bleu à col et parements de velours de même couleur, gilet blanc, culotte longue et guêtres de peau à boutons montant sur les

genoux. Cet témoignage est confirmé par une série de documents qui ordonnent pour l'équipage du tiré l'habit en drap d'Elbeuf bleu, la veste écarlate et la culotte en velours bleu. Pour la chasse à courre, la livrée portait l'habit de drap bleu galonné à la Bourgogne de galons or et argent, avec col, revers et poches en velours de soie cramoisi, veste en drap écarlate, culotte en velours bleu. Le bouton de cuivre argenté était timbré d'un cerf ; le chapeau, bordé d'un galon d'argent à cheval avec ganse en argent et bouton au cerf.

Le 26 avril 1830, le Roi de France faisait sa dernière chasse à Rambouillet. Les ordonnances venaient de paraître et, comme Louis XVI le 5 octobre, le Roi chassait. Quatre jours plus tard, les chevaux de la Vénérerie servaient à monter une partie de ceux qui allaient accompagner Charles X dans son dernier voyage de Rambouillet à Cherbourg : M. le duc de Raguse et le général Foissac-la-Tour, le comte de Trogo et le capitaine de Berteux, le marquis de Courtemanche et le baron de Gressot. Trente-deux chevaux partirent ainsi. C'était encore leur meilleure fin. Tout ce qui restait en chevaux et chiens, fut vendu aux enchères les 6, 7, 8 et 16

septembre 1830 aux écuries du faubourg du Roule et produisit une somme totale de 83,847 fr. 52 centimes. Cent soixante-seize chiens, limiers, chiens courants, chiens d'arrêt, épagneuls, pour 2,024 francs ! Le matériel, y compris les 847 têtes de cerfs qui se trouvaient à la Vénérerie à Versailles, fut vendu en octobre et produisit 52,864 fr. 20 centimes. Quant aux employés et gagistes de tout grade dont plusieurs servaient depuis 1804, on les mit sur le pavé. Quelques-uns obtinrent une indemnité dérisoire, la plupart rien. Le roi nouveau ne chassait point. Il ne trouvait point cela assez bourgeois et, sans doute, craignait-il qu'on ne l'accusât, lui aussi, d'aimer le sang. Il n'en tomba pas moins... Et, par lui, s'était trouvée interrompue, perdue peut-être cette tradition de la Vénérerie royale, transmise à travers une révolution bien autrement sanglante, mais qui, pour la clore, avait rencontré l'homme qu'il fallait, un homme qui n'avait nul des préjugés, des petites haines de la bourgeoisie et dont ce n'est pas une des moindres gloires d'avoir protégé, quinze années durant, la Noblesse et le Peuple contre la tyrannie du Tiers Etat.

FRÉDÉRIC MASSON.



S. A. R. M^{SE} LE DUC DE BERRY, EN HABIT DE CHASSE.



L'HALLALI SUR PIED.

LE PROPRIÉTAIRE

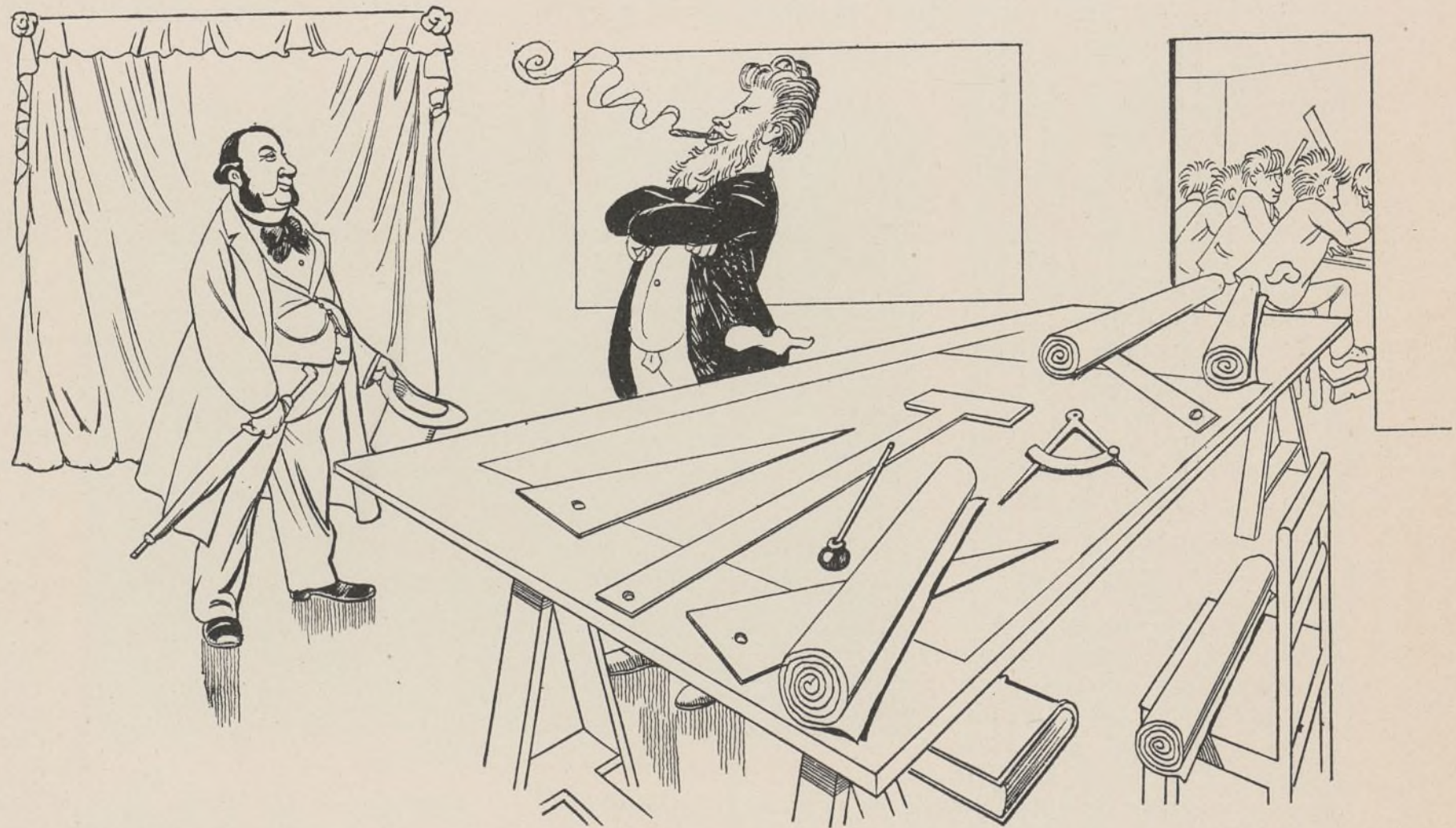
AMATEUR DU GOTHIQUE

(Il se frotte les mains). Tel que vous me voyez, je suis propriétaire... propriétaire à Paris! *(Avec satisfaction).* Ma foi, oui! j'ai fait bâtir Il y a des gens qui pendant des années vous disent : « Vous savez, j'ai l'intention de faire bâtir. »



Et puis le temps passe et ils n'en font rien. Eh bien! moi, ça y est! c'est fait! J'ai voulu avoir ma maison à moi et je l'ai... et je ne crains pas de le dire, elle a son cachet; enfin, ce n'est pas la maison de tout le monde.

Figurez-vous que lorsque j'ai été décidé à élever pignon sur rue, comme on dit dans la noblesse, j'en ai parlé à ma



femme; car j'oubliais de vous dire que je suis marié!... Oh! rassurez-vous, c'est pour de bon... *(Très fortement).* Eh bien! j'ai eu tort! pas de m'être marié, bien entendu, mais d'avoir confié mes projets à mon épouse. *(Avec un suprême dédain).* Les femmes, voyez-vous, vous savez cela aussi bien que moi, les femmes ne sont pas faites pour nous comprendre. *(Avec mépris).* Que voulez-vous, ce sont des êtres à part... elles ne voient pas grand!... *(Avec conviction).* Mon

Dieu ! la mienne n'est certainement pas plus bête que la vôtre ; mais enfin, il faut bien en convenir, elle n'est pas douée... elle n'est pas artiste... Enfin ! elle n'a pas ça (*il se frappe le front*), la flamme !

Moi, au contraire, je suis artiste, je possède la flamme... C'est mon architecte qui me l'a dit. Il n'y avait pas dix minutes que je lui parlais qu'il s'écriait :

(*Grossissant la voix*). « Vous, vous êtes artiste ! un artiste de premier calibre ! Voulez-vous que je vous dise : Eh bien ! vous êtes un homme doué, vous ! Vous avez la flamme et, de plus, le sentiment des proportions. »

Non, ma femme ne m'avait pas compris. Certes elle était très fière d'avoir une maison à elle ; d'abord parce que cela fera enrager celles de ses amies qui n'en ont pas ! Et puis enfin on est heureux de pouvoir dire que l'on a un abri à soi pour ses vieux jours !

Malgré cela ma femme n'entrait pas du tout dans mes idées... Non ! elle vou-



(*Imitant une grosse voix*). « Alors, vous aussi, vous voulez en tâter ? me dit-il, d'une grosse voix de bon enfant.

— Oui, monsieur... je veux faire construire.

— Construire quoi ? Une usine, un château, un four à plâtre ? Quoi, enfin ?

— Une maison.

— Où ?

— A Paris !

— C'est bien, Expliquez-vous.

— Voilà !

(*Souriant*). Il est comme ça, étourdissant... tout rond... tout d'une pièce !... Quel homme !

— Je voudrais, lui dis-je alors, quelque chose d'historique... quelque chose de simple... comme le château de Blois, de Chambord, d'Amboise ou de Chenonceaux...

lait une maison comme toutes les autres, une maison sans caractère, sans originalité, de bourgeois ; (*avec mépris*) une maison où il y aurait des appartements ordinaires... des salons... salle à manger... chambres à coucher, que sais-je ! enfin, une maison sans chic, quoi !... Eh bien ! non ! trente mille fois non ! Ce n'était pas cela que je voulais ! Aussi, nous n'étions pas d'accord ; nous avons été très rarement d'accord !... Ainsi, tenez, un exemple... (*se reprenant*) mais je vous parlerai de cela une autre fois.

Heureusement pour moi, si ma femme ne me comprenait pas, mon architecte, lui, saisisait mes moindres intentions...

(*Avec enthousiasme*). Ah ! je n'oublierai jamais la première fois que je le vis, chez lui... C'est un grand, avec toute la barbe... des cheveux ébouriffés... Il était superbe ! Il fallait le voir dans son cabinet, assis devant une grande table en bois blanc, avec d'immenses feuilles de carton... des crayons de toutes les couleurs autour de lui... des règles, des compas... et il maniait cela tout à la fois, avec un entrain, un air si entendu !... Que dis-je ? avec élégance même... Enfin, je vis tout de suite que j'avais affaire à un homme supérieur et modeste !... ah ! modeste ! comme tous les architectes !



enfin une maison qui sorte de l'ordinaire... du gothique ou de la renaissance... pourvu qu'il y ait des mâchicoulis... avec écurie et remise!

— Combien de terrain à dépenser? me demanda-t-il.

— Sept mètres carrés!

— C'est plus qu'il n'en faut. Ce qui nous manquera en surface nous le prendrons en hauteur. »

Il est épatant! Rien ne l'embarrasse. Ah! pour un homme de son temps, je vous réponds qu'il est de son temps, celui-là! Il est pour le progrès, les inventions nouvelles... d'ailleurs c'est en Amérique que lui est venu le goût de sa carrière!

C'est alors qu'il fit ma maison.

(D'un ton parfaitement convaincu). Elle est très réussie, très intéressante, c'est une *Restitution*, comme disent les savants, le château de Chambord; oui, nous avons choisi Chambord! (Un peu embarrassé). Seulement, comme il était difficile de faire tenir Chambord, avec écurie et remise, dans sept mètres carrés, nous n'en avons restitué qu'une partie, l'entrée, vous savez, ce bâtiment qui est placé devant le palais et où l'on voit écrit : *Conciergerie!*... mais c'est très réussi, très réussi! Les détails en sont charmants et vraiment il faut avoir l'esprit bourgeois, l'esprit terre à terre comme ma pauvre femme pour ne pas apprécier cette œuvre d'art!...

D'abord, au rez-de-chaussée, un hall! (*geste*) un hall immense, de toute la grandeur du terrain;... et haut de deux étages... avec une cheminée grande comme une arche de pont! on peut y jeter un arbre tout entier... Il ne faut jamais y mettre le feu, par exemple... parce que ça fume, oh! ça fume horriblement, ces cheminées-là! mais j'ai eu une idée lumineuse, et celle-là est bien de moi, de moi seul, mais j'ai eu l'approbation de mon architecte : j'y ai fait mettre un Choubersky, gothique, avec une galerie à créneaux et mâchicoulis... C'est très couleur locale, et d'un effet!...

Au-dessus du hall, il y a une terrasse, rien qu'une terrasse, ou plutôt une plate-forme, avec créneaux... et mâchicoulis, comme mon Choubersky; et aux quatre coins une tour... D'un effet étonnant, ces quatre tours. Il y a d'abord la tour du beffroi, celle où j'ai mis l'ascenseur... La tour nord, parce qu'elle est exposée à tous les vents... c'est là où sont les (*très bas*) water-closets.

Les deux autres sont destinées aux appartements; mais ma femme n'a jamais voulu consentir ni à les meubler, ni à les habiter; elle trouve que ce n'est pas confortable... elle prétend qu'il faudrait avoir des lits (*geste*) faisant le rond, comme la tour... et coucher tout le temps en chien à fusil. (*Il hausse les épaules*).

(*S'emportant*). Eh bien! après? Une tour c'est une tour, que diable!... Mais, non, elle n'a jamais qu'un seul mot dans la bouche : Le confortable, toujours le confortable!... mais on ne peut pas tout avoir non plus! Il faut être juste... ma maison est une restitution! elle est couleur locale!... elle est à créneaux et à mâchicoulis... Ah! bien oui! elle n'a rien voulu entendre... Bref ma maison n'est pas meublée et, je suis forcé de vous le dire : je ne l'habite pas.

(*Avec calme*). J'en ai pris mon parti; pour avoir la paix, j'ai fini par louer un appartement en face, au cinquième. C'est très ennuyeux, parce que quand on est propriétaire d'une maison qui a son cachet, que l'on a fait construire pour soi, on aimerait bien à y loger... Il n'y a pas eu moyen... Je me console en allant de temps en temps sur ma plate-forme, les jours où il y a un incendie dans le quartier... alors je jouis de mon petit Chambord, par le haut et je suis content de moi et aussi de mon architecte.

(*Vivement*). Quand vous passerez par-là, arrêtez-vous donc un instant; vous verrez ce qu'on peut faire avec un terrain de sept mètres carrés quand on a la flamme et que l'on possède le sentiment des proportions.

THÉODORE DE GRAVE.

(Illustrations de Caran d'Ache).

